

LA GUERRE SCIENTIFIQUE

SIXIÈME ANNÉE. — N° 1740.

LE NUMÉRO QUOTIDIEN : 10 CENT. — ÉTRANGER : 20 CENT

Samedi 21 août 1915.

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON).

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.
Étranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Adresser toute la correspondance
à L'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraphique: EXCEL-PARIS



LE SOLDAT FORGERON. — Le bloc d'acier incandescent vient d'être sorti des fours et jeté au pied de l'ouvrier-soldat qui, prestement, l'a ramassé avec sa pince et le plonge dans l'eau pour en abaisser la température. Immédiatement après, le futur obus sera placé sous le marteau-pilon qui s'abattra pour lui donner un premier calibrage. Après cette opération, la pièce passe en d'autres mains qui lui donnent tout son fini. La fabrication d'un obus est en quelque sorte chronométrée et peut être réalisée, par suite du méthodique enchaînement des manipulations successives, en un temps très court.

Ayuntamiento de Madrid

LA GUERRE SCIENTIFIQUE

Les ondes impondérables, par J.-H. Rosny aîné. — Comment on tire un coup de canon. — La fièvre typhoïde a disparu du front français. — L'acide nitrique peut-il être tiré de l'air ? La couronne de Krupp.

BULLETIN DES INVENTIONS

CHINIFICATION

Le mot me paraît assez heureux, assez synthétique, et je souhaite qu'il reste.

Il est, du moins, comme verbe — je ne peux guère dire comme verbe actif — de l'ancien président de l'Union américaine, M. Roosevelt. Dans un discours prononcé à San-Francisco, donnant ses conseils ordinaires d'initiative et d'énergie, il a dit : « Il ne faut pas se laisser chinifier. »

Cela veut dire que, jusqu'à ces derniers temps, jusqu'à la génération qui a précédé la génération actuelle, les Chinois s'étaient laissés aller à une ataraxie, à une apathie, à une condescendance extraordinaires et périlleuses. Accepter les faits, se soumettre au sort, voir l'avenir s'avancer et le recevoir d'avance avec une douce résignation, c'était la philosophie de ce peuple et c'était son tempérament.

Ce n'était pas lâcheté, ce n'était pas « âme en bouillie », pour me servir d'une autre expression du président Roosevelt, très fécond en locutions pittoresques, c'était une manière de fatalisme oriental, et même, on peut le dire, extrême-oriental. Le destin est le destin, le sort est le sort, l'avenir se fait lui-même, « existe déjà en puissance », ce n'est pas nous qui pouvons le faire. La sagesse, c'est l'acceptation. Acceptons le temps qui vient et, avec lui, ce qu'il apporte. Ne résistons pas. La résistance ne fait qu'augmenter les maux auxquels elle s'oppose.

Vous reconnaissez ici le bon vieux Tolstoï, qui, lui aussi, avait beaucoup d'extrême-orient dans l'esprit et comme dans le sang.

Reconnaissons que, dans ces dispositions psychiques, il y avait aussi beaucoup de bonté. La résolution de résister à l'injustice et la préparation de la résistance à l'injustice ne sont pas du tout la haine, mais elles y ressemblent, ou plutôt leur geste, leur attitude ressemblent à ceux de la haine. On ne songe pas à la résistance, on ne prépare pas la résistance sans serrer un peu les poings et sans froncer un peu les sourcils. Cela était incompatible avec la bonté chinoise. Ils étaient si bons qu'il répugnait à leur bonté de prévoir seulement le moment et l'occurrence où ce ne serait pas d'être tendre qu'il s'agirait. Non seulement ils ne disaient pas, comme ceux que vous savez bien : « Soyons durs » ; mais ils se disaient inconsciemment : « Ne prévoyons pas la circonstance où il nous serait imposé d'être durs. »

C'était bien chinois ; c'était bien le résultat d'une très vieille civilisation héritée et respectée comme un héritage sacré. La civilisation a toutes sortes d'avantages et de bienfaits qu'on ne pardonnera peut-être de ne pas vouloir énumérer en une colonne de journal ; mais elle a un inconvénient, qu'il faut moins de place pour énoncer : elle fait croire qu'elle est acquise, que personne ne lui tournera le dos, qu'on ne rebrousse pas au delà d'elle ; elle produit très facilement cette illusion. Les Chinois y donnaient pleinement. Ils étaient rassurés par leur douceur à l'égard de la violence des autres. Ils ne croyaient pas que la violence fût moderne ; ils la croyaient un chapitre de paléontologie.

Or, il y avait — et ce n'est pas pour manquer d'égards aux Chinois de Chine — il y avait beaucoup de Chinois américains et de Chinois européens. Il y avait beaucoup d'âmes douces qui croyaient arrivée l'ère de la douceur et qui s'endormaient dans une quiétude faite de résignation au mal et d'espérance gratuite de bien. Elles se stupéfiaient de théories très touchantes et d'attendrissantes maximes. Elles fumaient avec délices l'opium du pacifisme universel.

C'est ce que le président Roosevelt appelle « se laisser chinifier ». Ne nous laissons pas chinifier. Tant que la guerre durera, cela, sans doute, n'est pas à craindre ; mais quand elle aura pris fin, ne nous laissons plus retomber dans les rêves d'autan. Persuadons-nous qu'il ne suffit pas d'être doux pour que tout le monde le soit, qu'il ne suffit pas de croire que la civilisation est consommée pour qu'elle le soit en effet dans tous les cœurs, qu'il ne suffit pas de vouloir la paix pour qu'on nous la laisse. Soyons doux, mais avec circonspection, et en gardant notre poudre sèche. Ne nous laissons pas chinifier. Les Chinois, eux-mêmes, ont re-

noncé à ce sport. La chinification est une opération qui n'a plus cours même en son pays d'origine et qui ne doit plus avoir cours nulle part.

Où, si vous voulez, nous en reparlerons dans mille ans bien révolus.

Emile Faguet,
de l'Académie française.

En attendant...

ORTHOGRAPHE ET PRONONCIATION

Une lectrice m'écrit pour me demander de prendre part à la fameuse discussion sur la correcte manière de prononcer le mot « obus » : *obu*, *obuse* ou *obussé*. Je m'en garderai bien, puisque aucune de ces prononciations n'est la bonne. Pas même la dernière, puisqu'en écrivant *abusse* on fait un *u* bref. La vérité est qu'on doit prononcer, ce me semble, « obus » comme « omnibus » où l'*u* est long, comme s'il portait le signe de l'accent circonflexe.

Mais puisqu'on me veut précipiter dans les questions d'orthographe, et même, pour parler comme les pédants, de phonétique, je vais en profiter pour protester, une fois pour toutes, contre la façon dont les agences télégraphiques orthographient le nom de toutes les localités dont nos troupes s'emparent successivement dans le Cameroun. On nous parle de Garua, on nous parle de Ngaoundéré, etc., etc.

La vérité est qu'on devrait écrire, en français, Garoua et Ngaoundéré, ainsi que le lac Kivou et non Kivu, les Ouniamézis et non les Uniamézis. Ce sont les Boches pour qui l'*u* se prononce *ou*, et nous n'avons aucune raison de leur emboîter le pas, ce qui fait commettre au public une erreur de prononciation telle que les bons nègres de là-bas — ces bons nègres sont d'ailleurs généralement anthropophages — ne comprendraient point ce que nous voulons dire.

Je vais vous révéler un secret plein d'horreur : nos héros alliés belges sont un peu fautifs en cette affaire. Il y a une quinzaine d'années, un congrès géographique se réunit à Bruxelles, et sous l'influence des cartographes allemands les géographes belges admirent qu'ils écriraient *u* et prononceraient *ou*. Mais jamais on n'a admis ça en France : vous pouvez regarder nos atlas.

Du reste, par un comble d'inconséquence, ces mêmes agences qui écrivent « Garua » continuent pourtant à imprimer « Cameroun », alors que c'est « Kamerun » qu'elles devraient imprimer si elles étaient logiques. Il est vrai que dans ce cas le lecteur prononcerait à peu près « Cameron », comme le nom du grand poète portugais, ce qui serait infiniment comique. Mais le reste l'est aussi.

Pierre Mille.

LE GÉNÉRAL FITCHEFF REPREND les fonctions de chef de l'état-major bulgare

ROTTERDAM. — Le correspondant du *Nieuwe Rotterdamse Courant* à Sofia télégraphie :

« J'apprends de source autorisée que le général Fitcheff a donné sa démission de ministre de la Guerre, pour reprendre les fonctions de chef d'état-major qu'il occupait avant la guerre des Balkans. »

« Cette décision, dans les circonstances actuelles, est considérée comme ayant la plus haute importance. »

L'HUMOUR ET LA GUERRE



COEUR DE MÈRE

J'peux pourtant pas te casser parce que t'es Boche... t'es ma fille, après tout...

(Jean Virenmuffe.)

Echos

HEURES INOUBLIABLES

21 AOÛT 1914. — Encore que ce soit aller un peu vite en besogne, certains affirment que l'Italie ne saurait tarder à prendre l'offensive contre l'Autriche. Les opérations d'Alsace continuent à être menées avec vigueur, tandis qu'en Lorraine nos troupes se replient devant des forces supérieures. En Belgique, les colonnes allemandes prolongent leur mouvement vers l'ouest, au delà de Bruxelles. Serbes et Monténégrins poursuivent l'ennemi sur le front Losniza-Lemitz. Les volontaires étrangers s'enrôlent en masse en province et à Paris, où Anglais, Belges, Luxembourgeois, Tchèques et Serbes rivalisent d'ardeur pour défendre la cause du Droit.

La croix du père.

Parmi les récipiendaires de croix de guerre récemment remises à Blois, se trouvait un enfant de dix ans, Hubert de Montaigu, qui recevait la décoration décernée à son père, le capitaine Louis Tassin de Montaigu, du 7^e hussards, tombé glorieusement en chargeant l'ennemi à Attigny, le 30 août 1914, ce qui lui valut la citation suivante :

Le général Foch cite à l'ordre de l'armée le capitaine de Montaigu, du 7^e hussards : chargé de couvrir le flanc de la 17^e division d'infanterie qui se portait à l'attaque, a arrêté par une charge magnifique une contre-attaque de l'ennemi. Est tombé glorieusement à la tête de ses cavaliers.

Quand le commandant, s'approchant du petit Hubert de Montaigu, lui épingla sur la poitrine la croix de guerre, l'enfant se prit à sangloter, et son émotion se communiqua à l'assistance.

La tristesse de l'agent.

Faubourg Montmartre. Sept heures moins le quart du matin. Un agent surveille un carrefour et bavarde, au passage, avec les laitiers, les porteurs de pain. L'une de ces dernières arrête sa voiture à bras.

— Eh bien ! quoi ! vous ne partez pas à la guerre avec les copains ? Il y en a trois cents qui s'en vont aujourd'hui, vous savez ! Tenez, le petit Jules, du boulevard...

Mais l'agent, mélancolique :

— Ah ! le petit Jules du boulevard ! Il a de la chance, lui. Il est jeune. Moi, je suis une vieille brisque. Condamné à la rue Montmartre jusqu'à la retraite.

— Pas de veine ! constate la femme.

— Enfin, conclut l'agent, j'aurai l'honneur d'être de ceux qui assureront le service d'ordre le jour du défilé des troupes victorieuses. Mais, ça ne fait rien, j'aurais bien voulu avoir dix ans de moins pour être de la grande offensive.

En attendant la réouverture.

Ils se rencontrent dans la cour du Louvre, sous l'horloge, presque tous les jours. C'est un écrivain d'art, fort âgé, et un vieil ouvrier du faubourg Saint-Antoine. Depuis quelques mois, ce sont les meilleurs amis de la terre. Le même souci, le même espoir les ramènent. Tous deux aiment le musée du Louvre et gémissent de le voir si longtemps fermé. Ils fissent connaissance en venant douloureusement, et sachant d'avance leur malheur, se heurter le nez bien des fois sur les portes closes. Alors, ils ont bavardé, évoqué les souvenirs communs, le Salon carré, la salle La Caze, la Grande Galerie, les Primitifs. L'ouvrier est aussi savant, certes, que le critique. Leurs dialogues tenteraient un Anatole France. Ils s'en vont, bras dessus bras dessous, jusqu'à la statue de Gambetta. Et puis, ils reviennent jusqu'à la colonnade. Ils sont fristes. Ils ne sourient que lorsqu'ils reverront la *Fénêtrée*, de Watteau. Parfois, quand leur mal est trop aigu, ils passent l'eau et vont au musée du Luxembourg...

Mais ce n'est pas la même chose.

Anthropologie.

Il fallait bien que la fameuse « science allemande » trouvât quelque chose à pêcher dans les fleuves de sang que fait couler le militarisme boche. Des savants autrichiens se sont avisés qu'une occasion excellente leur était offerte de faire des études d'anthropologie comparée parmi les prisonniers russes internés dans les deux empires germaniques. L'Académie des sciences de Vienne vient d'accorder au professeur R. Poehl une somme de 3.000 francs, pour qu'il entreprenne sans retard ces recherches curieuses. Les peuples de l'Entente n'ont pas eu besoin de mobiliser leurs ethnographes depuis un an pour s'apercevoir que l'Allemand descendait de la hyène et l'Autrichien du chacal.

Les mutilés.

Chapeaux bas, nous, les vieux, quand les mutilés passent ! Qu'un éclat de shrapnell ait labouré leurs faces, qu'un jet de vitriol leur ait brûlé les yeux, qu'ils soient manchots, bancals, borgnes, ce sont des preux ! Ah ! ne vous cachez pas ! Vos pauvres chairs, blessées, parlent mieux que les croix dont on les a parées ! Vous nous faites l'effet d'étendards en lambeaux ! Et, si défigurés... vous nous semblez plus beaux !

ALBANCE LAVALLÉE.

La bonne précaution.

Il faut croire que, rue des Martyrs, les ménagères goûtaient trop les fruits avant de n'en pas acheter. Un épicière a pris un grand parti. Il a suspendu, au-dessus de ses paniers, cette pancarte :

Défense de déguster.

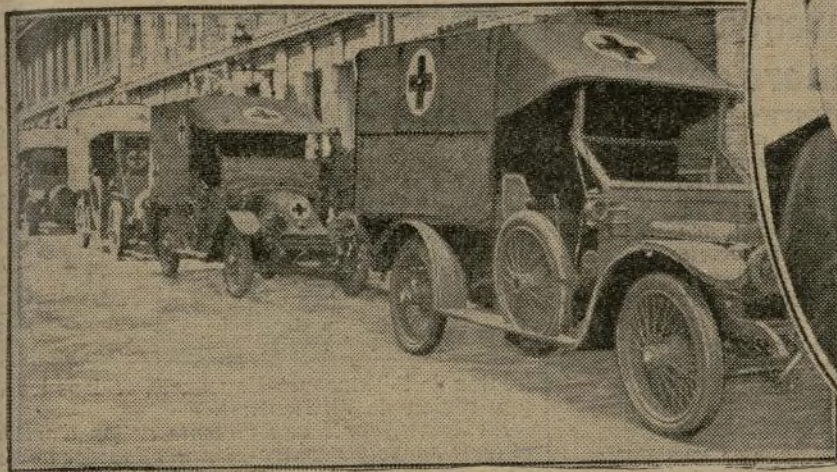
Dans un rue voisine, un confrère y a mis quelque forme. Un peu moins catégorique, il a affiché :

On est prié de ne pas déguster pendant la guerre.

LE VEILLEUR.

M. MILLERAND S'EXPLIQUE devant la Chambre

« Nos alliés comptent sur notre sagesse, nos ennemis
n'ont d'espoir qu'en nos divisions. »



L'ŒUVRE du ministre de la Guerre

Rarement séance excita pareille curiosité. L'agitation qui, les jours précédents, avait régné dans les couloirs avait eu de nombreux échos dans le public ; on savait que le parti radical devait mener une attaque très serrée contre le ministre de la Guerre. Les intéressés faisaient même courir le bruit de la chute possible du cabinet, si, comme le faisait présager l'attitude du président du Conseil, il se solidarisait avec M. Millerand. Les amateurs des grandes joutes parlementaires se disputaient depuis huit jours les cartes d'entrée. Aussi, bien que la séance ne dût avoir lieu qu'à 3 heures, les porteurs des précieux cartons multicolores s'écrasaient-ils aux grilles bien avant 2 heures de l'après-midi. Les premiers arrivés furent placés ; les autres, bien que munis d'une invitation de la questure, durent continuer à faire la queue dans les escaliers. Et quand, enfin, la voix sonore de l'huissier annonça : « Monsieur le président ! », les tribunes et les galeries publiques étaient pleines à craquer.

Au milieu des députés envahissant l'hémicycle, le premier ministre qui apparut fut M. Jules Guesde, qui ne s'approcha d'ailleurs pas du banc du gouvernement et s'éclipsa quelques secondes plus tard. M. Delcassé, lui non plus, ne s'assit pas, et, après avoir serré quelques mains, quitta la salle des séances. M. Millerand parut ensuite et, s'installant modestement au deuxième rang, étala devant lui un volumineux dossier. M. Albert Thomas ne tarda pas à le rejoindre. Et, quand le coup de sonnette traditionnel ouvrit la séance, M. Briand et M. Justin Godart siégeaient seuls à côté d'eux. L'un après l'autre, MM. Joseph Thierry, Doumergue, Malvy, Fernand David, Thomson, Augagneur, Jacquier, Dalimier, vinrent renforcer l'équipe ministérielle, qui, sous la conduite de son chef, M. Viviani, allait avoir à jouer une rude partie, dont le débat déconcerta d'abord les spectateurs trop pressés, mais dont la fin les dédommagea largement de leur longue attente.

Le premier, M. Navarre monta à la tribune pour continuer, dans un calme parfait, le discours interrompu, la semaine dernière, par les violents incidents dont nous avons rendu compte. Tout en déclarant ne viser en aucune façon la personne du ministre, l'orateur continua à relever ce qu'il appelle « les erreurs du ministère de la Guerre », pour conclure que la création du sous-secrétariat du service de santé justifiait toutes les critiques formulées « contre un état de choses dont le ministre de la Guerre s'est toujours montré le défenseur obstiné ».

Où le débat commence à se passionner

Après lui, M. Bousset, qui est un ancien médecin-major, exposa, très nettement, les doléances et les desiderata de ceux, dont, au début de la guerre, il partageait encore les travaux et les périls. Le transport des blessés, l'organisation des ambulances lui suggérèrent tour à tour de judicieuses observations. Le débat qui, jusqu'alors, s'était déroulé dans le plus grand calme, commença à se passionner quand l'orateur, parlant de la situation qui est faite dans l'armée aux médecins civils, la compara à celle des aumôniers, qui, par décret, sont assimilés au grade de capitaine, tandis qu'au moment de la mobilisation 1.200 docteurs, l'élite médicale et chirurgicale

de ce pays, ont été considérés comme des soldats de 2^e classe ».

— Les aumôniers, interrompit M. Lancien, touchent une solde supérieure à celle du médecin-chef de la formation !

— Je connais, s'écria de son côté M. Thierry-Delanoue, un aumônier qui est simple caporal !

— Alors, lui répliqua M. J.-B. Morin, ce doit être un républicain !

Un deuxième incident se produisit quand M. Bousset, après avoir rendu hommage au corps médical, « digne d'admiration à tous égards », nomma, à propos d'un hôpital de la région où il commandait, le général Sarrail, en ajoutant que « l'histoire retiendra son nom comme celui d'un des grands victorieux de la bataille de la Marne ». La gauche et l'extrême-gauche accueillirent ces paroles par des applaudissements répétés. Et M. Bousset conclut de la sorte :

« A l'heure actuelle, nous ne devons avoir qu'une pensée, c'est de mettre l'agresseur à la porte de notre territoire, non pas seulement avec un minimum de temps, mais avec un minimum de déchets et de pertes. (Applaudissements.) »

Quelle que soit mon estime pour M. le sous-secrétaire d'Etat et la confiance que j'ai en lui, je ne voterai pas les crédits, que s'il nous donne la promesse ferme qu'il réalisera les améliorations demandées. (Applaudissements.)

M. Hennessy attaque

Avec M. Jean Hennessy, l'attaque se fit plus vive et plus directe.

Développant tout d'abord la thèse soutenue ici par notre collaborateur Jacques Mortane, à savoir que l'aviation ne peut avoir d'effet que si elle agit par masses, M. Hennessy, convaincu que le ministère de la guerre, vaste usine de défense nationale, doit mettre en pratique la spécialisation et la division du travail, commença par réclamer la création de deux nouveaux sous-secrétariats d'Etat : celui de l'aviation et celui des transports. Puis, reprochant à M. Millerand d'avoir « soigné sa popularité et fait des tournées en France au lieu d'administrer, c'est-à-dire de diriger et de gouverner », il poursuivit :

Le ministre de la Guerre devrait recevoir plus souvent les inspecteurs de ses armées, qui lui disaient la vérité, et lire un peu moins les rapports, qui la lui cachent.

La France doit être le centre de cohésion des armées alliées, en raison de sa situation militaire. Une liaison stratégique entre tous les adversaires des Empires du Centre est indispensable. Elle ne peut se créer qu'entre généraux ou entre ministres de la Guerre des nations alliées. Qu'il s'agisse des uns ou des autres, il faut un ministre de la Guerre français qui s'impose à tous ; il faut un homme énergique et qui ait du caractère ; je ne crois pas que ce soit le ministre de la Guerre actuel.

Après une intervention de M. Merlin, qui critiqua longuement l'organisation du transport des blessés, le régime des hôpitaux temporaires et l'immixtion du haut commandement dans le service de santé, qui devrait, à son avis, être complètement autonome, et comme on chuchotait qu'il y avait encore dix orateurs inscrits pour prendre part à la discussion, M. Millerand demanda la parole et monta d'un pas assuré à la tribune.

Aussitôt, les nombreux députés qui avaient peu à peu quitté la salle se hâtèrent de regagner leurs places : des « chut ! chut ! » coururent dans les travées, et c'est devant un auditoire au grand complet que le ministre de la Guerre parla.

Suite page 8.

DES AVIONS ! toujours DES AVIONS !

Les avions de reconnaissance doivent collaborer avec les avions de bombardement.

La recherche des objectifs à atteindre doit être faite par les avions de reconnaissance. Ceux-ci, en allant au-dessus du territoire ennemi, distinguent très nettement et photographient les divers points intéressants des lignes allemandes. Ils notent avec précision les mouvements de trains, les déplacements de troupes, les allées et venues des convois. Ils rapportent en détail leurs observations avec toutes les indications destinées à servir aux avions de bombardement. De même, ils découvrent les aérodromes, les hangars de dirigeables, en marquant la place sur leur carte et permettent ainsi aux bombardiers d'opérer à coup sûr. Rien n'échappe à cet œil céleste indiscret et pénétrant. Il est le collaborateur le plus précieux de l'avion de bombardement et peut même cumuler les deux fonctions. Là encore, il est nécessaire que les appareils soient beaucoup plus nombreux de façon qu'aucun point des lignes ennemies ne nous soit inconnu. Il faut que les avions de reconnaissance fouillent sans cesse, allant et venant dans le même secteur, sans changer d'observateur. Celui-ci doit connaître, d'une façon parfaite, la région qu'il a à explorer, afin que, dès que la moindre modification y est apportée, elle lui saute aux yeux. Les tranchées, les bivouacs, les emplacements de pièces ne doivent pas lui échapper. Il voit tout, note tout, dit tout : on dirait la devise d'un journal.

Grâce aux avions de reconnaissance, le travail des avions de bombardement est préparé d'une façon complète et absolue. Ceux-ci étant décapés, ceux-là doivent normalement être augmentés aussi. Notons en passant l'importance prise par la photographie aérienne. On y a même joint la cinématographie. Grâce aux clichés rapportés, on a pu reconstituer entièrement le front, de telle sorte que, dès qu'un changement y est opéré, le commandement s'en aperçoit par la juxtaposition des images. Le bon photographe est aussi recherché que le bon observateur, et il ne faut pas croire que ce soit une besogne facile. Le professionnel échouera peut-être là où l'amateur réussira à merveille. Il est, en effet, nécessaire de se placer de telle sorte qu'il ne puisse y avoir aucune déformation qui pourrait donner lieu à des erreurs. En somme, tous les progrès de la science ont été adaptés aux besoins de la guerre, et il est navrant de constater que tant de débâche de génie n'ait servi qu'à trouver des procédés plus efficaces pour pouvoir tuer plus de monde.

Il faut également parler des avions régleurs d'artillerie. Ceux-ci ont une importance capitale, quoique moins en valeur. Les résultats de leurs observations permettent, après les avoir soigneusement repérées, de détruire les batteries ennemies. On pourrait citer une multitude d'exploits à l'actif de ces appareils. Ils sont les plus intimes auxiliaires de l'artillerie, qui, sans eux, ignorent ce qu'elle fait. Grâce à la T. S. F. installée à bord, nos batteries sont renseignées avec exactitude et précision, opèrent sous le contrôle de l'avion, rectifient leur tir et démolissent tout ce que signale l'aéroplane. Nous avons de véritables phénomènes comme régleurs d'artillerie. Cette fonction, infiniment délicate, ne peut être attribuée qu'à des spécialistes travaillant toujours dans le secteur qui leur a été affecté. Ce que nous avons dit pour l'observateur d'avion de reconnaissance est encore plus indispensable pour le régleur d'artillerie, qui, non seulement doit découvrir l'emplacement des batteries adverses, mais encore se rendre compte des travaux destinés à abriter de nouvelles pièces.

Comme les appareils sont inférieurs en vitesse aux triplaces allemands, et comme leurs observations provoquent de terribles ravages du côté ennemi, il est naturel que les avions allemands cherchent à s'en débarrasser et à les abattre. Aussi, chaque fois qu'ils peuvent livrer la chasse à l'un d'eux, ils se précipitent avec enthousiasme sur lui. Il est donc indispensable, pour assurer l'invulnérabilité du régleur d'artillerie, de le faire escorter par des avions de combat ou de lui donner la possibilité d'accepter la lutte avec la certitude de vaincre.

Mais cette précaution ne suffit pas. L'appareil d'artillerie offre cet inconvénient d'être relativement lent pour pouvoir opérer ses observations de façon utile et impeccable. Comment, en ce cas, lui permettre d'être assez rapide pour se transformer, au besoin, en avion de chasse. Ce problème contradictoire a cependant trouvé une élégante solution.

Jacques Mortane.

L'EFFORT SUPRÊME

La Chambre des députés a commencé hier à discuter les crédits nécessaires aux deux nouveaux sous-secrétariats de la Guerre. Quand nous disons *discuter*, nous entendons dire *voter*, car il ne peut être question d'aucune opposition, puisque les trois sous-secrétaires d'Etat sont déjà en fonctions et ont été favorablement agréés par le Parlement et par l'opinion publique.

Il serait déplorable, dans le drame que nous traversons, de porter la moindre atteinte à l'union sacrée. Toutes les énergies, toutes les volontés doivent se tendre pour l'effort suprême. Le grand appel : au drapeau ! ne cesse de se faire entendre. Qui oserait donc s'écarter et lever dans l'ombre un étendard dissident !

Après un an de guerre, nous arrivons au sommet de la courbe. Elle a été dure à gravir, et la descente, qui nous amène fatalement au point de chute de l'Allemagne, exigera encore de lourds sacrifices et une patience égale à notre confiance. La longueur de l'épreuve a été en raison de notre manque de clairvoyance et de préparation.

L'historien s'étonnera un jour que nous et nos alliés, nous ayons pu briser cette formidable puissance, qui se croyait si sûre d'avoir tout prévu et tout organisé pour le triomphe de ses ambitions d'hégémonie européenne et mondiale. C'est l'union des coalisés qui a fait leur force et qui leur a permis de résister d'abord à l'assaut, puis d'attaquer à leur tour. Car nous en viendrons bientôt à l'offensive générale, soyons-en certains. Les Russes ont reculé, soit ! Nous n'avancions pas encore sur notre front, soit ! Nous ne sommes pas encore à Constantinople, soit ! Les Allemands paraissent victorieux sur les champs de bataille, soit ! Et après ?

L'Allemagne et l'Autriche n'en sont pas moins bloquées et encerclées. Elles s'affaiblissent par leurs succès mêmes. Les hommes ne se repèrent pas comme les munitions et les armes. La coalition des consciences nationales s'affirme de plus en plus contre la perfidie et le cynisme germaniques. Le monde entier comprend que cette horrible guerre ne peut être terminée que par la ruine des Barbares, qui l'ont provoquée.

Cette pensée de l'effort suprême doit dominer tous les esprits, dans le Parlement comme dans le pays. S'il y a eu des fautes et des erreurs, on doit simplement les réparer d'un commun accord. Il faut, sans nul doute, rejeter les incapables, comme ceux qui ont abusé de leurs fonctions, mais l'heure n'est pas d'ouvrir et de faire des procès. Que chacun agisse suivant sa conscience et son devoir au poste que lui a confié la nation ; que tous soient unis autour du drapeau. La victoire n'est pas si loin qu'on le croit.

Général X...

M. VENIZELOS VOUDRAIT CONCLURE un emprunt avec les puissances de l'Entente

ATHÈNES. — Il se confirme, renseignements pris dans les milieux diplomatiques autorisés, que la principale préoccupation de M. Venizelos est la question de savoir s'il sera possible à la Grèce de contracter un emprunt avec le concours de la Triple-Entente.

Le président du Conseil désire, afin de prendre une décision, connaître le sentiment des cabinets de Paris et de Londres à cet égard.

La presse grecque attaque le cabinet Gounaris

ATHÈNES. — La *Patris* vient de publier, sous la signature de M. Kyriakides, le fameux historien grec, un article qui constitue un véritable réquisitoire contre la politique suivie par le précédent ministère, dont l'attitude, déclare la *Patris*, « conduisit le pays dans l'impasse où il se trouve actuellement, non pas en raison du maintien de la neutralité grecque, mais par suite de l'orientation que le cabinet Gounaris, profitant de la maladie du roi, donna à cette neutralité ».

L'OPINION DU FINANCIER MORGAN sur la durée de la guerre

LONDRES. — Le financier Morgan a déclaré à un de ses amis, qui vient de rentrer d'Amérique, « qu'il était convaincu que la guerre serait finie dans douze mois ». (*L'Information*.)

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Vendredi 20 Août (383^e jour de la guerre)

LE FRONT FRANÇAIS

CANONNADE INTENSE et réciproque sur un grand nombre de points

QUINZE HEURES. — Même activité de l'artillerie sur les bords de l'Oise, au nord de l'Aisne, en Champagne et sur le front de la Seille.

En Argonne, lutte de mines dans la région de Vienne-le-Château et combats rapprochés à coups de pétards et de grenades dans le secteur de Saint-Hubert et de Marie-Thérèse.

Sur les sommets du Linge et du Schratzmaennele, les pertes allemandes ont été très importantes. On a trouvé un grand nombre de cadavres ennemis dans les 250 mètres de tranchées que nous avons conquises.

AUX DARDANELLES

Dans la zone sud, rien à signaler en dehors de combats de patrouilles et de luttes d'artillerie.

Dans la zone nord, l'aile gauche anglaise a réalisé des progrès dans la plaine d'Anafarta.

VINGT-TROIS HEURES. — Bombardement réciproque sur un grand nombre de points du front,

SIX PASSAGERS et trente-huit matelots ont péri dans le crime de "l'Arabic"

LONDRES. — Un communiqué de la « White Star Line » annonce que le total actuel des disparus s'élève à six passagers et trente-huit hommes d'équipage.

Ce nouveau crime, déclarent les journaux, « balaye » toutes les excuses mesquines inventées par les Allemands pour couvrir le crime indélébile qu'était le torpillage du *Lusitania*.

Une dépêche de Londres annonce, en outre, que quatre Américains seraient parmi les disparus.

L'émotion aux Etats-Unis

LONDRES. — Une dépêche de New-York aux *Daily News* dit que la nouvelle du torpillage de l'*Arabic* est arrivée à New-York trop tard pour que les journaux puissent la commenter ; mais elle a causé la plus grande excitation, surtout en raison de ce fait que le paquebot a été torpillé sans avis préalable.

Les hommes publics en vue observent une grande réserve jusqu'à ce qu'ils connaissent les détails de l'attentat. « Car, disent-ils, la situation est présentement trop grave pour qu'on fasse des déclarations irréfléchies, et tout Américain ayant des responsabilités a le devoir d'être prudent. »

Les déclarations du commandant du steamer

QUEENSTOWN. — Le capitaine Finch, commandant de l'*Arabic*, a une jambe blessée. Il déclare qu'il n'a pas vu le sous-marin allemand, mais qu'il a aperçu distinctement la torpille approchant du steamer alors qu'il était impossible de lui échapper.

NOUVEAUX ATTENTATS DE PIRATES

LONDRES. — Le steamer norvégien *Sverresborg*, portant une cargaison de charbon, a été coulé.

Les vapeurs *Baronerskine*, de 5.000 tonnes, et *Restormel*, de 300 tonnes, ont été coulés ; les équipages sont sauvés.

En outre, le vapeur espagnol *Pena-Castello* a été coulé ; trois hommes de l'équipage sont sauvés.

Vapeurs suédois capturés

STOCKHOLM. — Les grands steamers suédois *Gothland* et *Narvik* ont été capturés par les Allemands et conduits à Cuxhaven. Le premier était chargé de minerai de fer. Un autre grand steamer suédois, l'*Iberia*, qui transportait une cargaison de sel, a été également capturé et conduit à Swinemunde.

La Russie rappelle ses unités navales d'Asie

LONDRES. — Suivant une nouvelle de Berlin, un oukase aurait été publié à Pétersbourg rappelant toutes les unités navales de la Russie asiatique.

notamment à Bailly, sur les bords de l'Oise, au plateau de Quennevières ; en Champagne, sur le front Perthes-Beauséjour, entre Argonne et Meuse



(région de Béthincourt-Haucourt), et dans les Vosges, région de l'Hilsenfirst.

En Artois, après une violente action d'artillerie et trois nouvelles contre-attaques lancées au cours de la nuit du 19 au 20, l'ennemi a réussi à reprendre pied dans les tranchées que nous lui avions enlevées le 18, sur le chemin d'Ablain à Angres. Il a subi des pertes sensibles.

Lutte de mines toujours active en Argonne, et canonnade de tranchée à tranchée à coups de bombes et de torpilles.

LES TURCS SONT REPOUSSÉS dans le Caucase

PÉTROGRAD. — Communiqué de l'armée du Caucase :

Le 17 août, dans la région d'Olty, nos avant-gardes ont repoussé des postes turcs au delà de la rivière Tcherokh.

Dans la vallée de Passin, les Turcs ont canonné toute la journée ; ils ont commencé à avancer le soir contre notre position à Tarbodja.

Nous les avons laissés approcher jusqu'à une courte distance et les avons reçus avec une mitraille intense ; puis, par un rapide assaut à la baïonnette, nous les avons obligés à prendre une fuite désordonnée.

Dans la région de la montagne Khochmougan, toutes les attaques des Turcs ont été repoussées. Sur le reste du front, pas de changement.

L'AVANCE ITALIENNE SUR DOBERDO

ROME. — L'avance italienne sur Doberdo continue. Les principaux ouvrages autrichiens entre Doberdo et la ligne italienne du Carso ont beaucoup souffert. Des hauteurs de Sei-Busi, San-Martino et San-Michele, les batteries lourdes autrichiennes bombardent jour et nuit les hauteurs de Doberdo qui, désormais, forment la principale défense autrichienne du Carso oriental. La ligne italienne qui formait un demi-cercle sur le Carso a été rectifiée et forme maintenant une ligne presque droite.

De nouveaux progrès ont été réalisés par les Italiens du côté de Monfalcone.

De tous les sommets du Carso, quatre sont au pouvoir des Italiens, savoir : San-Michele, 275 mètres ; San-Martino, 170 mètres ; Sei-Busi, 120 mètres ; Cossich, 140 mètres ; les Autrichiens tiennent Doberdo, 92 mètres et Oppacchiosella, 120 mètres.

LE FUTUR REBONDISSEMENT OFFENSIF de l'armée russe

NEW-YORK. — Le ministre de la Guerre de Russie, général Rolivanoff, a adressé au *New-York World* un câblogramme dans lequel, après avoir expliqué les récentes opérations de Pologne, il pronostique un prochain « rebondissement offensif » de l'armée russe. Le ministre ajoute :

Les défaites qu'ils ont essuyées sur le théâtre occidental ont contraint les Allemands à modifier leur politique tout entière, en cherchant une victoire rapide et décisive sur le front oriental. Nous avons donc adopté la méthode la plus logique, qui consistait à ne pas offrir aux généraux allemands l'occasion d'une bataille, dont ils avaient si grand besoin. Notre succès stratégique paralyse les armées austro-allemandes et les retient sur notre front, en attendant qu'une bataille décisive puisse être livrée à l'ennemi, dont la fatigue physique et morale s'accroît chaque jour davantage.

DERNIÈRE HEURE

NOVO-GEORGIEWSK est au pouvoir des Allemands

LONDRES. — Novo-Georgiewsk est tombé au pouvoir des Allemands qui ont fait des prisonniers.

La chute de la forteresse

AMSTERDAM. — Un communiqué officiel de Berlin, en date du 20 août, dit que « la forteresse de Novo-Georgiewsk, dernier bastion de l'ennemi en Pologne, a été capturée après une résistance acharnée. Toute la garnison et une quantité énorme de matériel sont tombées entre nos mains. »

« Le kaiser est arrivé à Novo-Georgiewsk afin d'offrir ses remerciements et ceux de la patrie au général von Beseler, qui a dirigé l'attaque, et à ses troupes. »

Bielostock évacué

PÉTROGRAD. — On poursuit activement l'évacuation de Bielostock. Le matériel des usines, les provisions, les matières premières, les stocks d'articles fabriqués sont transportés à l'intérieur du pays. Le gouvernement a donné pour l'évacuation cinq millions de roubles.

On annonce que les Allemands ont échoué dans leur tentative de forcer la Narew aux environs de Bielostock et qu'ils ont essuyé de lourdes pertes.

Trois cent mille habitants restent encore à Riga et sont tous sur la rive droite de la Dvina. Des faubourgs survolent sans cesse Riga, venant de la direction de Tukum où on présume qu'est leur base; ils volent très haut, hors de portée des canons russes.

Un témoin oculaire du deuxième grand assaut de Kovno quand les Allemands s'emparèrent du village de Godlevo, rapporte que les grosses batteries russes de la rive droite du Niemen tiraient au-dessus de toute la ville et frappaient les colonnes d'assaut allemandes dont la marche leur était signalée téléphoniquement par les forts de l'Ouest. Malgré l'obscurité, le tir des Russes fut très précis et décima terriblement l'ennemi. Des ballons captifs allemands observaient nuit et jour la forteresse.

Une grande bataille sur le Bobr

GENÈVE. — Une grande bataille est commencée sur le Bobr.

Les Russes ont amené de très grandes forces pour arrêter l'avance ennemie. Ils ont infligé de très fortes pertes aux Allemands. A Brest-Litowsk, ceux-ci ont dû abandonner des positions très solidement fortifiées.

En Galicie orientale, à Wladimir et à Wolynski, les Russes ont fait plus de mille prisonniers et se sont emparés de nombreuses tranchées ennemies. (Tribune de Genève.)

UN "ACTE INAMICAL" ainsi les Etats-Unis jugent le torpillage de l'"Arabic"

WASHINGTON. — La nouvelle du torpillage de l'Arabic a fortement indisposé les milieux officiels de Washington, qui avaient espéré qu'après la dernière note adressée à l'Allemagne, il n'y aurait pas de nouvelle aggravation de la situation déjà tendue.

On fait remarquer que le torpillage de ce vaisseau qui portait des Américains a été décidé en violation des droits des Etats-Unis et que ce torpillage répété peut être regardé comme une action inamicale commise de propos délibéré.

Le président Wilson a passé tout son après-midi et toute la soirée d'hier à essayer d'obtenir des détails sur le désastre; bien qu'il fût évidemment inquiet, il fut d'avis que l'on devait réserver tout jugement jusqu'à l'arrivée des détails officiels.

Les journaux de tout le pays condamnent sévèrement le coulage de l'Arabic et déclarent que les pertes de vies américaines créeront une situation sérieuse.

La Tribune dit que dans tous ses détails l'attaque remplit la définition faite par M. Wilson d'un acte inamicale de propos délibéré. L'heure est arrivée d'agir. Parler toujours, c'est encourager et non éviter le meurtre.

Le kaiser décore le grand pirate

AMSTERDAM. — On mande de Berlin que le kaiser a conféré l'Ordre pour le Mérite à l'amiral von Tirpitz.

LA RENTREE DU REICHSTAG

M. DE BETHMANN-HOLLWEG prononce un plaidoyer tissu de mensonges

AMSTERDAM. — On télégraphie de Berlin : A la séance de l'ouverture du Reichstag, le président a prononcé l'allocution suivante :

Pendant qu'à l'ouest nous nous maintenons inébranlables dans nos conquêtes; pendant qu'aux Dardanelles et à la frontière italienne les attaques se brisent devant la vaillance de nos héroïques soldats (Applaudissements), la deuxième année de guerre nous apporte dans l'est des succès qui touchent au fabuleux. (Applaudissements.) Nous les devons à Dieu (Applaudissements), à l'empereur, au génie du haut commandement (Applaudissements), à nos officiers, à nos soldats (Applaudissements), à l'administration de l'empire, laquelle, du haut en bas de l'échelle, a répondu, comme on s'y attendait, à toutes les exigences de la situation. (Applaudissements.)

Immédiatement après, le chancelier de Bethmann-Hollweg a pris la parole :

De grands événements, dit-il, se sont produits depuis que la Chambre s'est séparée. Toutes les tentatives des Français, en dépit de leur mépris de la mort et de leur prodigieux sacrifice d'existences humaines, n'ont eu aucun succès pour percer notre front; elles ont échoué devant la résistance inébranlable de nos vaillantes troupes.

L'Italie, qui pensait s'emparer aisément du bien d'autrui qu'elle convoitait, a été jusqu'à présent brillamment repoussée, malgré sa supériorité numérique et les grands sacrifices de vies qu'elle fait.

Aux Dardanelles, l'armée turque oppose à l'ennemi une résistance invincible.

Quant à nous, nous avons pris l'offensive, nous avons battu et refoulé l'ennemi; nous avons, avec nos alliés, délivré des Russes presque toute la Galicie, la Pologne, la Lithuanie et la Courlande. Ivangorod, Varsovie, Kovno sont tombées entre nos mains. Bien avant dans l'intérieur ennemi, nos lignes présentent partout un mur impénétrable. Nous disposons de puissantes armées, prêtes à porter de nouveaux coups. Pleins de confiance dans nos glorieuses troupes, nous envisageons l'avenir avec fierté et sans aucune crainte.

Puis il retraça un exposé des rapports anglo-allemands et ajouta :

Nos troupes et celles de l'Autriche sont arrivées jusqu'aux frontières orientales de la Pologne. Nous avons, nos alliés et nous, maintenant, la tâche de gouverner le pays. Pendant des siècles, le destin géographique et politique a obligé les Allemands et les Polonais à se battre entre eux. Le souvenir de ces anciens conflits n'amoindrit pas le respect devant la passion de patriotisme et la ténacité avec lesquelles le peuple polonais a défendu sa vieille civilisation occidentale et devant l'amour de l'indépendance maintenu dans des souffrances sévères sous la domination russe, et qui se maintient aussi pendant les malheurs de cette guerre.

J'espère que l'occupation actuelle des frontières polonaises orientales représente le commencement d'une ère qui éloignera tous les différends séculaires entre les Allemands et les Polonais et amènera le pays, délivré du joug russe, vers un avenir heureux, de façon que puisse se développer sa vie individuelle. Nous gouvernerons le pays occupé autant que possible avec le propre concours du peuple, nous chercherons à ajuster les difficultés inévitables et à guérir les blessures que la Russie a infligées.

La paix à venir

Plus longtemps durera la guerre et plus se multiplieront les plaies dont saignera l'Europe. Le monde qui surgira alors ne doit pas être et ne sera pas le monde dont rêvent nos ennemis; ils visent au rétablissement de la vieille Europe avec une Allemagne impuissante, tributaire en quelque sorte du gigantesque empire russe.

Puis M. Bethmann-Hollweg conclut :

Cette guerre a prouvé de quelle grandeur nous sommes capables et nous a donné confiance dans notre propre force morale. La puissance que nous a donnée cette force intérieure, nous ne pouvons pas l'employer autrement que pour la liberté. Nous ne haïssons pas les peuples qui ont été poussés à la guerre par leurs gouvernements. Nous continuerons la guerre jusqu'à ce que ces peuples demandent la paix à ceux qui sont vraiment les coupables, jusqu'à ce que la voie ait été ouverte pour une Europe nouvelle, libérée des intrigues françaises, du désir de conquête moscovite et de la protection anglaise. (Applaudissements prolongés.)

Le vote de l'emprunt

L'emprunt de guerre a ensuite été voté à l'unanimité en deuxième lecture. M. Liebknecht n'était pas présent. Le Reichstag a voté ensuite l'emprunt également à l'unanimité en troisième lecture.

M. Liebknecht est rentré en séance après le vote et a protesté au milieu de l'hilarité générale.

COMBATS FAVORABLES aux Italiens dans le secteur de Tolmino

ROME. — Commandement suprême :

Dans le Val Sugana, nos troupes ont avancé jusqu'à la ligne du torrent du Maso, s'appuyant à gauche au Monte Civaron et à droite aux monts de Cima et de Cimor Rava.

L'artillerie ennemie du Monte Panarotta, au nord de Levico, a essayé de nous déloger des nouvelles positions conquises, mais sans y réussir.

Sur le haut Cordevole, un incendie, provoqué par les tirs de l'artillerie ennemie, a détruit presque entièrement la bourgade de Pieve di Livinallongo, ainsi que l'église, sans causer aucun dommage à celles de nos troupes qui occupaient le terrain auparavant.

Dans la zone du Haut Rienz et du Bodenbach, nos troupes d'occupation ont atteint les pentes d'Innichriedel et de Knoten.

Dans le secteur de Tolmino, les opérations continuent à se développer favorablement.

Sur le Carso, il n'y a pas d'événements d'importance particulière à signaler.

SITUATION TENDUE entre l'Italie et la Turquie

Un important Conseil des ministres

ROME. — Le Conseil des ministres s'est réuni ce matin et cet après-midi. Tous les ministres étaient présents, à l'exception du ministre de la Marine, indisposé.

Le Conseil s'est occupé des relations internationales, en particulier relatives à la Turquie; il s'est également occupé des affaires courantes, des moyens organisés, des provisions de vêtements pour l'armée, particulièrement en vue pour l'hiver, mettant à profit le travail à domicile pour les familles nécessiteuses et de celles surtout qui ont des hommes sous les trapeaux.

Etranges procédés des Ottomans

ROME. — D'après le Giornale d'Italia, le Journal officiel de l'empire ottoman publie un décret interdisant les communications télégraphiques en langue italienne, française, anglaise et russe, ce qui laisserait croire que la Porte se considérerait déjà comme en état de guerre avec l'Italie.

D'autre part, aucun télégramme de Constantinople et de Smyrne n'est parvenu à la Consulla au sujet du départ des Italiens d'Asie Mineure, ce qui fait supposer que les dépêches ont été arrêtées par le gouvernement ottoman.

La situation entre l'Italie et la Turquie paraît de plus en plus tendue.

Un sous-marin russe coule un vapeur turc

SÉBASTOPOL. — Un sous-marin russe a coulé un vapeur turc qui longeait le littoral de l'Anatolie, se dirigeant vers Constantinople, et apportant 400,000 pouds de charbon. L'équipage a pu être sauvé.

Le nouveau ministre bulgare de la guerre

SOFIA. — Le général Jecof, commandant une division, est nommé ministre de la Guerre.

Versements d'or pour la Défense Nationale

La Banque de France ouvrira :

Le lundi 23, ses guichets de la rue Saint-Luc, n° 13; le mardi 24, ceux de la rue des Pyrénées, n° 340; le mercredi 25, ceux de l'avenue Mozart, n° 13; le jeudi 26, ceux de la rue de Lyon, n° 24; le vendredi 27, ceux de la rue de la Glacière, n° 26; le samedi 28, ceux de la rue Violet, n° 61.

L'acide urique s'élimine par le rein

Vittel Grande Source fait fonctionner le rein

COMMENT ON TIRE UN COUP DE CANON



Les deux mains sur la poignée de culasse, le tireur attend que le pourvoyeur ait introduit dans l'âme du canon l'obus dont la fusée a été débouchée. Déjà, le pointeur, l'œil fixé au collimateur, a pointé la pièce en direction et en hauteur : il lève son poing droit, ce qui signifie prêt. Le tireur ferme alors la culasse et, saisissant la boule de bois qui termine le tire-feu, il fait partir le coup. Le 75 parle !

La Guerre Scientifique

Paraissant
TOUS LES SAMEDIS

Actualités -- Inventions -- Défense nationale

Bureaux d'« Excelsior »
88, avenue des Champs-Élysées, Paris

Les ondes impondérables

Il ne s'agit pas ici des fameux impondérables que redoutait Bismarck et qui sont en train de justifier les craintes de ce féroce diplomate ; il s'agit de ces phénomènes subtils auxquels nous devons la lumière visible ou invisible, l'électricité, le magnétisme, les ondes hertziennes, les rayons cathodiques, les rayons X, la radioactivité, etc.

Déjà, en 1870, l'électricité jouait un rôle dans la ruée des hommes, mais modeste, précaire et intermittent. Depuis, le rôle des impondérables s'est accru de prodigieuse manière. Au début des hostilités, un simple appel de la télégraphie sans fil, répandu sur les mers comme un filet vibratoire, sauva de la destruction une légion de vaisseaux tudesques que guettait la flotte anglaise.

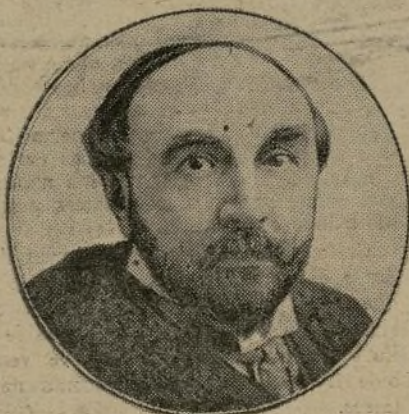
Les ondes hertziennes ne cessent de relier étroitement à leur patrie et entre elles les flottes alliées. Sur l'océan, sur la terre, dans le ciel des avions et des dirigeables, on les utilise inépuisablement en même temps que le téléphone, le télégraphe électrique, le télégraphe optique, etc. Combien de catastrophes leur sont dues et combien nous en ont-elles évitées ? On n'en fera jamais le dénombrement. Peut-être sont-elles la cause indirecte de la perte du *Lusitania* et de tel grand croiseur sombré dans l'abîme implacable ; peut-être aussi ont-elles sauvé telle de nos flottes qui marchait à sa perte. Quelle part eurent-elles à la victoire de la Marne ou à celle d'Heligoland ? Pour le savoir, il faudrait réunir les circonstances subtiles qui précédèrent ou accompagnèrent la bataille.

Par ailleurs, songez à la part qu'eurent de mystérieux téléphones aux péripéties heureuses ou néfastes, aux jours de gloire et aux jours de ténèbres. Songez de quel secours nous seront les délicats microphones qui signaleront désormais, et de loin, les travaux des sapeurs creusant le sol dur ou friable. Quels services rendent ou vont rendre ces détecteurs qui, par d'adroites combinaisons des ondes sonores et des ondes électromagnétiques, repèrent les batteries lointaines !...

Remarquons que, depuis le début de la guerre, maints appareils ont été perfectionnés, qui font plus sûre, plus rapide et plus redoutable cette surveillance tragique que les belligérants exercent les uns sur les autres.

Les ondes impondérables remplissent aussi des fonctions nouvelles : par exemple, elles dirigent des torpilles aériennes. Demain peut-être arrivera-t-on à faire éclater les explosifs à distance ou à altérer leur composition. Les inventeurs s'en occupent ; d'aucuns croient être arrivés à une solution, au moins approximative... Il est certain que si la découverte n'est pas mise au point pendant cette guerre elle le sera dans un avenir prochain. Il est

certain aussi que, peu à peu, les impondérables passeront du rôle simplement « directeur » au rôle destructeur. On en découvrira d'autres, on saura les utiliser plus énergiquement. Alors, il deviendra possible de détruire les hommes par de simples vibrations, et à des distances énormes. Il y aura, si l'on ose ainsi dire, les vibrations « anesthé-



(Phot. Henri Manuel.)

M. J.-H. ROSNY AÎNÉ

siques », qui plongeront l'homme dans une torpeur mortelle, et les vibrations « hyperesthésiques », qui le tueront par une intolérable surexcitation ; il y aura des vibrations qui décomposeront le sang, d'autres qui altéreront la substance nerveuse...

Il se livrera des batailles silencieuses, entre ennemis complètement invisibles ; des myriades d'hommes périront dans d'épouvantables rafales de forces ; des armées entières s'endormiront paisiblement ou subiront une agonie inimmuable...

La guerre, dira-t-on, deviendra alors impossible. Oui, si les vibrations à leur tour ne combattaient les vibrations, si d'immenses appareils capables d'absorber ou de transformer les ondes ne protégeaient les belligérants ! A l'offensive impondérable, l'homme saura opposer la défensive impondérable, et la guerre, hélas ! continuera jusqu'à ce qu'enfin on en comprenne la monstrueuse inutilité.

Il faut :

IL FAUT :
Toujours plus de canons,
et plus de munitions.

« Je ne serai à demi satisfait que le jour où, par une accumulation énorme de moyens, nous aurons fait sentir à la nation que la victoire est là, toute proche, et qu'il n'y a qu'à la vouloir. »

(Déclaration de M. Albert Thomas au Journal.)

Un coup de canon de 75

Quelles que soient la souplesse et la prestesse d'une batterie de quatre 75, pesant 1.040 kilos chacun, avec ses vingt-huit caissons d'avant et d'arrière-train, 1.200 kilos l'un dans l'autre, il est nécessaire qu'on choisisse pour l'installer un endroit bien couvert, bien masqué.

La pièce est pointée dans la direction de l'objet à frapper, de sorte qu'elle ne tire ni à droite, ni à gauche ; c'est l'affaire du pointeur, dont l'œil fixé au collimateur, petit viseur portant deux traits croisés à angle droit, prend soin que le trait vertical passe précisément sur l'image de l'objet visé : le canon, empoigné par la queue, est déplacé suivant les indications du pointeur et peut, en outre, se déplacer latéralement sur son essieu, vers la roue droite ou la roue gauche, au moyen d'un volant que le pointeur manœuvre lui-même.

Le capitaine, ayant adopté dans le paysage un point de repère tel que la ligne qui va de la pièce à ce point fasse un angle constant avec l'axe de tir, le pointeur fait tourner sur sa tige le collimateur jusqu'à ce que l'angle en question, l'angle de dérive, soit établi.

Alors, on abat la pièce, manœuvre qui fait passer sous les roues deux patins à crampons, de telle sorte que celle-ci se trouve posée sur deux pointes et sur l'extrémité de sa crosse, la bêche : le premier coup la fera reculer de cinquante centimètres en arrière, accrochée au sol et désormais immobile.

Les projectiles

La distance du but ne doit pas être communiquée seulement au pointeur en ce qui concerne le canon, mais au déboucheur qui règle les projectiles. Ceux-ci sont de deux sortes : l'obus à balles ou shrapnells et l'obus pénétrant ; le premier n'éclatera pas : à point nommé, avant de toucher le sol, il se décoiffera et videra sa mitraille en gerbe ; petit canon lancé par un canon plus grand ; le second se rompra en heurtant le sol. Nos obus sont munis d'une fusée à double effet, grâce à laquelle le projectile qui n'agit pas comme shrapnell agit comme pénétrant, c'est-à-dire que si, pour une raison fortuite ou voulue, il n'a pas fonctionné en l'air, il explose à coup sûr en touchant le but. Pour cela, la partie supérieure de l'obus contient une charge de poudre, une amorce et une masselotte, ces deux dernières en haut et en bas séparées par un ressort. Au départ de l'obus, la masselotte recule par inertie, aplatis le ressort, frappe l'amorce et la poudre s'enflamme. Or, en spirale autour du logement de la charge, un cordon fusant descend vers la partie inférieure de l'obus où se trouve le

mécanisme percuteur en rapport avec la charge de l'obus. Il suffit, pour que l'étage inférieur s'émeuve, que le cordon fusant prenne feu à l'étage au-dessus ; l'important est qu'il prenne feu en un certain point et mette à brûler jusqu'au bas un temps correspondant. Pour cela, on perce la gaine du cordon à l'aide d'un instrument de la dernière précision, le débouchoir automatique ; deux obus à la fois sont placés la tête en bas dans deux manchons de la forme et de la dimension des ogives ; en manœuvrant un cadran qui porte l'indication des distances où l'obus éclatera, on abaisse plus ou moins les fusées en face d'un poinçon qui percera celles-ci juste à la hauteur désirée, de façon que ce qui brûlera de la fusée vers la charge explosive mette, à brûler, exactement le temps nécessaire.

Le tir

Les six servants sont à leur poste : le pointeur debout à côté de la roue gauche, le tireur debout à côté de la roue droite, les pourvoyeurs et le déboucheur agenouillés devant le caisson-armoire, le chargeur debout entre le caisson et le canon, le chef de pièce en arrière à droite, attentif à la manœuvre. Les pourvoyeurs tirent les obus de leur logette, arrachent la capsule de protection qui coiffe la fusée, posent les obus dans le débouchoir où les fusées sont percées ensemble ; le chargeur empoigne le projectile et, sans bouger, si ce n'est que du torse et des bras, fourre le projectile dans la culasse et l'y pousse d'un coup sec. Le tireur, à l'instant, manœuvre la culasse, qui s'ouvre et se ferme, révérence parler, à la façon d'une boîte de cachon, et tire le cordon ; immédiatement, il manœuvre la poignée en sens contraire, la douille est éjectée, un nouvel obus est en place.

Parti le premier coup, la bêche solidement boutée en terre, l'affût ne bougera plus : seul, le corps du canon recule à chaque décharge, sur son frein constitué par deux chambres superposées, communiquant entre elles et qui contiennent de l'huile et de l'air comprimé ; un piston, qui fait corps avec l'arrière de la pièce, fait, quand celle-ci recule, pression sur l'huile qui emplit la chambre supérieure et une partie de la chambre inférieure ; l'huile, à son tour, fait pression sur l'air ; quand celui-ci tend à reprendre du volume, il chasse l'huile dans la chambre supérieure et le piston ramène le canon en avant.

Le 75 ainsi manœuvré peut, en 50 secondes, se mettre en batterie et tirer ; bien servie, une pièce crache ses 28 et 30 obus à la minute ; un pénétrant pèse plus de 5 kilos et se brise en 1.500 morceaux ; un shrapnell éparpille 250 balles sur un espace de 150 mètres de long et de 20 mètres de large ; nos capitaines d'artillerie sont passés maîtres en l'art du tir fauchant et du tir en damier, qui ne laisse pas intact un mètre de terrain ; ils excellent à varier leurs effets, en combinant ceux du shrapnell et ceux du pénétrant ; leurs ricochets notamment sont des merveilles. Enfin, nous avons en service, à l'heure qu'il est, des pièces qui ont tiré leur cinquante millièmes coup. Les Allemands prétendent qu'il faut être des sauvages pour user d'un engin pareil ; nous aimons à reconnaître, en effet, que les pires horreurs inventées par eux ne valent pas le petit prodige enfanté par la cervelle française.

La fièvre typhoïde a disparu du front français

L'époque bouleversée que nous traversons a permis d'établir définitivement aux yeux du public la valeur incontestable de la vaccination antityphoïdique. Cette méthode préventive s'est montrée, en effet, la seule mesure efficace à prendre contre la fièvre typhoïde.

Sur le front, le vaccin du Val-de-Grâce, dit polyvalent, qui a été employé, est obtenu en tuant par l'éther plusieurs races de bacilles typhiques en suspension dans de l'eau physiologique. Préparé uniquement par des médecins doués d'une compétence connue, il possède toujours, par suite de la présence des mêmes préparateurs, une sécurité de fabrication et de stérilisation parfaite.

Les réactions qu'il donne sont insignifiantes et se résument dans une élévation de température qui n'atteint que 2 à 3 0/0 des vaccinés et dans une gêne de l'épaule plus ou moins générale. Ces petits maux ne durent que vingt-quatre heures et n'ont pas empêché des bataillons de se battre héroïquement le lendemain de l'injection.

Dans tous les pays où elle est employée, la vaccination antityphoïdique ne doit être appliquée qu'à des sujets sains. On doit éliminer non seulement les hommes atteints de maladies aiguës, mais encore ceux qui sont atteints d'albuminurie, d'affections cardiaques ou pulmonaires; ces prescriptions n'ont malheureusement pas toujours été observées.

Le laboratoire de l'armée dut, à partir du mois de novembre, travailler sans relâche pour fournir les quantités de vaccin demandées, et les médecins ou savants, mobilisés ou bénévoles, n'eurent pendant plusieurs mois aucun répit. A partir du mois de février, l'application de la vaccination se fit intensive. Les nécessités militaires permirent de porter le nombre des injections à trois, puis à quatre; chiffre indispensable pour obtenir une immunité presque absolue. Seuls, les vieux territoriaux n'en reçurent que deux, étant donné leur âge; ils les supportèrent admirablement.

Le résultat ne se fit pas attendre. Rapidement, le nombre des entrées diminua dans les hôpitaux et, depuis quelques mois, les cas de fièvre typhoïde, à l'avant et dans les régions où la vaccination avait pu s'effectuer plus tranquillement, sont isolés. N'oublions pas que, sans la vaccination, il y aurait au moins 400.000 cas de cette maladie, car en 1870 les Allemands, moins nombreux qu'en 1914, en comptèrent 95.000 cas. Dans la guerre actuelle, ils durent avoir recours aussi à cette mesure préventive.

La vaccination trouva, d'ailleurs, dans M. Millerand, ministre de la Guerre, un promoteur convaincu, et il faut lui rendre cette justice d'avoir tout fait pour la généraliser et en faciliter l'application.

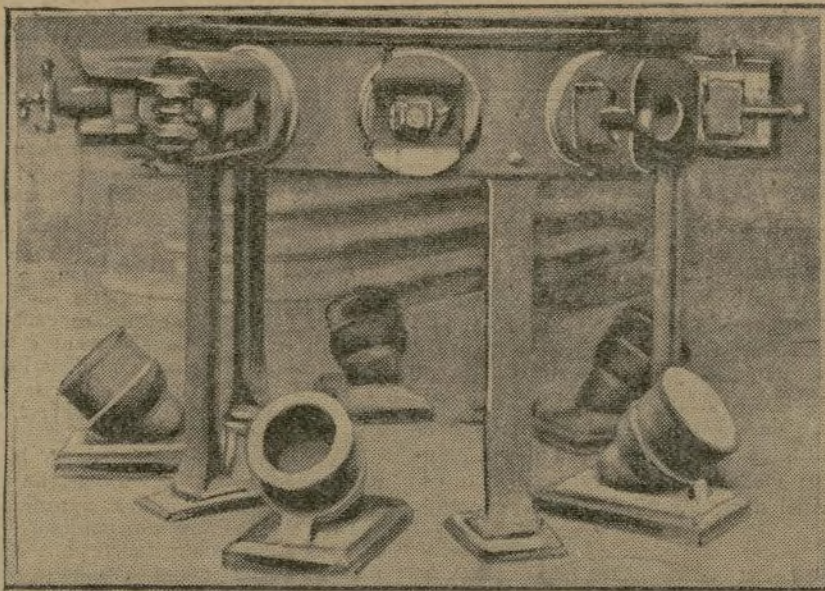
Nos alliés eurent aussi largement recours au vaccin du Val-de-Grâce. Le laboratoire, par suite de son labeur incessant, a pu en fournir des millions de doses à la Belgique, à l'Italie, à la Serbie, au Monténégro, à la Russie, et, là-bas comme ici, il a rendu les plus grands services.

Il faut savoir qu'il existe deux autres maladies qui, cliniquement, ressemblent à la fièvre typhoïde : les paratyphoïdes A et B. Elles sont causées par deux bacilles différents du bacille d'Eberth et, bien souvent, elles sont passées inaperçues en raison de la compétence toute particulière que nécessite la recherche de ces deux agents pathogènes. Il existe aussi des vaccins antiparatyphoïdiques. Le vaccin du professeur Vincent, il y a cinq ans, était mixte, c'est-à-dire fait avec les trois bacilles typhiques et paratyphiques. Mais les réactions constatées étaient trop fortes; bien que plusieurs milliers d'hommes soient vaccinés ainsi, il est préférable de vacciner successivement contre les trois maladies.

LA COURONNE DE KRUPP

L'usine Krupp et ses canons sont d'une actualité permanente depuis le début de la guerre; ils le sont particulièrement à l'heure présente, puisque c'est à leur artillerie que les Allemands

ont participé à l'Exposition universelle de Paris, imagina de réunir de la sorte dix types de culasses de canons fabriquées dans ses ateliers. Cela fit une couronne colossale, absolument dé-



Ce que Krupp exposait en 1867 à Paris.

ont dû la prise de Kovno. A ce propos, sait-on qu'il se trouve à Paris une dizaine de culasses de canon Krupp formant autant de fleurons d'une couronne métallique géante?

Ce monstrueux « bijou », bien dans le goût teuton, dont nous donnons la reproduction photographique, orne présentement l'un des vestibules de l'établissement d'artillerie de la place Saint-Thomas-d'Aquin. Et cette « couronne de Krupp » a une histoire.

C'était en 1867. L'usine Krupp, vou-

lue d'élégance, mais permettant aux techniciens et aux simples curieux d'examiner facilement, voire à manœuvrer eux-mêmes, les mécanismes proposés à leur observation.

Cette pièce curieuse, assurément l'un des spécimens les plus typiques de ce que l'on pourrait appeler les « curiosités de l'artillerie », est restée à Paris et meuble maintenant le vestibule d'un de nos établissements militaires.

Les Allemands préparaient dès 1910 leurs liquides enflammés

Si l'on considère les deux dessins qui illustrent ces lignes, on est tenté, à première vue, de les prendre pour des croquis de la guerre actuelle, côté boche. Ce personnage dont la face disparaît sous un masque protecteur et qui lance des flammes destructrices du même geste que fait le pompier pour éteindre l'incendie; ce soldat coiffé du casque à pointe qui s'approche en rampant d'une tranchée et qui, manœuvrant l'appareil compliqué dont il est



Croquis annexé au brevet 423.836.

porteur, asperge l'intérieur de cette tranchée de liquide enflammé; ce sont bien là les effigies caractéristiques de deux des plus odieux acteurs teutons du grand drame européen.

Or, ces dessins sont annexés à la description d'une invention qu'une société allemande, la Fiedler Flammen apparate Gesellschaft, a fait breveter en France, en 1910-1911, sous le n° 423.836, et consistant en un « appareil portatif pour la production de grandes masses de flammes ».

Demandé le 19 décembre 1910, le brevet fut délivré le 24 février 1911 et publié le 27 avril 1911.

« Cette invention, dit l'auteur, concerne un appareil portatif pour la production de grandes masses de flammes. L'appareil peut servir à des buts militaires et d'autres. Le phénomène physique sur lequel l'appareil est basé en ce que l'on fait jaillir sous pression d'un réservoir un jet de liquide combustible qui s'enflamme à sa sortie du tube... »

Suit la description proprement dite

des diverses parties et du fonctionnement de l'appareil. Nous n'en extrairons que l'édifiant passage que voici :

« Dans la guerre, il pourrait arriver — ce conditionnel est vraiment ineffable ! — que l'on veuille lancer le jet de flammes d'une manière indirecte, c'est-à-dire sans que le porteur s'expose. On a montré comment on se sert de l'appareil pour lancer le jet de flammes de l'autre côté d'un fossé de forteresse contre le rempart opposé, le porteur étant à couvert derrière le parapet. Dans ce cas, la douille du tube lance-jet ne doit pas être droite, mais recourbée... »

Donc, dès 1910, c'est-à-dire avant l'affaire d'Agadir, l'appareil allemand destiné à lancer des liquides enflammés était au point. Or, cet appareil avait déjà une antériorité de même origine.

En 1908, sous le n° 386.121, le sieur Fiedler, dont le nom figure dans la raison sociale précitée, avait déjà fait breveter un « procédé pour la production de grandes masses de flammes à utiliser en campagne ou pour d'autres



Croquis annexé au brevet 386.121.

usages », procédé « consistant à chasser par une ouverture des combustibles liquides sous pression dans la forme d'un jet de liquide qu'on allume ». Or, l'inventeur prévoyait déjà en toutes lettres que son procédé consistait également « à mélanger aux combustibles liquides des substances qui dégagent des gaz irrespirables ».

L'acide nitrique peut-il être tiré de l'air?

On a dit de l'argent qu'il est le nerf de la guerre. On pourrait le dire aussi justement de l'acide nitrique. Il n'y a pas une poudre, pas un explosif qui n'en tire son origine. Si l'Allemagne est complètement empêchée par les flottes alliées de se ravitailler en nitrates et si elle n'a pas prévu des stocks pour une longue guerre (les auteurs compétents évaluent à près de 720.000 tonnes d'acide nitrique concentré la dépense de l'Allemagne pendant une année de guerre, telle qu'elle la fait actuellement), le moment viendra, — nous pouvons dire qu'il est venu, — où elle devra tirer l'acide nitrique de l'atmosphère. Le problème de la synthèse des composés de l'azote est donc on ne peut plus d'actualité, et nous avons demandé M. André Job, professeur de chimie au Conservatoire national des Arts et Métiers, de vouloir bien résumer cette question : *L'Allemagne peut-elle tirer son acide nitrique de l'air ?*

Pour les chimistes, nous a répondu M. le professeur Job, ce problème n'est pas nouveau. L'azote, réputé rebelle à toute combinaison, a depuis longtemps sollicité l'intérêt des chercheurs, et il est un fait digne de remarque que, parmi les réactions de l'azote libre, la plus anciennement connue est justement la synthèse de l'acide nitrique. Quand on fait éclater dans un air confiné une série d'étincelles électriques, on le voit se teinter en rouge (vapeurs nitreuses), et si, dans l'espace clos, on introduit alors un peu d'eau, celle-ci se charge d'acide nitrique. Cette expérience, due à Cavendish, paraît bien simple, mais il y a loin d'une expérience de laboratoire à la réalisation industrielle. L'ingéniosité a triomphé des difficultés. La solution la plus élégante et la plus pratique est celle qu'ont réalisée ensemble le professeur Birkeland, de l'Université de Christiania, et son compatriote, l'ingénieur Eyde.

Cet artifice vaut d'être décrit. Entre deux électrodes on fait éclater un arc. Puis, à l'aide d'un électro-aimant on fait régner un champ magnétique. L'arc s'infléchit et s'allonge jusqu'à ce qu'il s'éteigne. Mais, à peine éteint, il est instantanément remplacé par un autre qui suit un trajet voisin et subit les mêmes variations. Ce phénomène se répète plusieurs centaines de fois par seconde.

Qu'on s'imagine alors cet arc enroulé dans une boîte plate, en matériaux réfractaires, et que dans ce tambour, où règne une température de 3.000°, on chasse, à l'aide d'un ventilateur, un courant d'air rapide (jusqu'à 160 m. à la minute). Chaque mètre cube de cet air, à la sortie de l'appareil, contient en moyenne 15 litres d'oxyde azotique AzO qui peuvent donner naissance à 42 grammes environ d'acide nitrique.

On conçoit que nous ne puissions, dans ce modeste article, étudier toutes les phases de la fabrication. Disons simplement que pour faire une tonne d'acide nitrique en une heure de travail, il faut une puissance de 15.000 chevaux, ce qui fait, par tonne, une quantité d'énergie électrique d'environ 12.000 kilowatts-heures. Cette tonne d'acide nitrique contient 222 kilos d'azote, et comme l'azote des nitrates vaut environ 1 fr. 60 par kilo, on peut compter que les 12.000 kilowatts-heures fournissent un produit qui se vendra 1.770 francs. C'est dire qu'en somme une usine, appliquant ce procédé, vend le kilowatt-heure (transformé en énergie chimique) à raison de un centime et demi, tout au plus !

En Allemagne, on applique ce procédé.

C'est ainsi que la Badische Anilin u. Soda Fabrik a établi un autre modèle de four électrique dû à Schenck.

Il faut donc reconnaître, malheureusement, que grâce aux procédés décrits ci-dessus l'Allemagne peut tirer une partie de son acide nitrique de l'atmosphère.

LA VACCINATION ANTITYPHOÏDIQUE



La vaccination antityphoïdique a donné, sur notre front, d'admirables résultats; depuis quelques mois, les cas de fièvre, à l'avant et dans les régions où la vaccination a pu s'effectuer tranquillement, sont insignifiants. Le vaccin du Val-de-Grâce a fait également merveille chez nos alliés : en Belgique, en Italie, en Serbie, au Monténégro et en Russie.

BULLETIN DES INVENTIONS

Pour la plongée des sous-marins

La piraterie sous-marine des Allemands se double évidemment d'un travail scientifique et industriel incessant. Nos ennemis n'ont pas attendu la guerre pour s'adonner laborieusement aux problèmes de la navigation sous-marine, et il est constant que la guerre n'a pu que redoubler leur activité dans cet ordre de recherches.

A ce propos, il est mieux d'observer que, quelques jours à peine avant la déclaration de guerre, exactement le 3 juillet 1914, une société allemande, l'*Allgemeine Elektrizitäts Gesellschaft*, demandait en France un brevet pour une invention consistant en un « moyen pour remplir et vider les réservoirs de plongée dans les sous-marins ».

Cette invention, disait la notice annexée à la demande, a trait à un moyen pour remplir et vider les réservoirs de plongée dans les sous-marins, par rarefaction ou compression d'air. Elle consiste en ce que, dans les sous-marins dont l'installation de moteurs nécessite un compresseur spécial, on utilise ce dernier pour raréfier ou comprimer de l'air, en le reliant alternativement par son aspiration et par son refoulement avec les réservoirs de plongée. Grâce à cette nouvelle application du compresseur, on arrive à une diminution très appréciable du poids des machines avec, en même temps, un encombrement considérablement moindre.

Moteurs suisses pour sous-marins

Il y a quelques jours, la presse helvétique rapportait qu'un ingénieur suisse aurait imaginé un moteur à huile permettant aux sous-marins d'utiliser celui-ci sous l'eau aussi bien que dans la navigation en surface. Cette information a amené, dans diverses feuilles de la Suisse française, des précisions desquelles il ressort qu'une maison suisse de Winthertur (canton de Thurgovie) a fourni des moteurs de sous-marins à la marine des Etats-Unis...

Il s'agit de quatre moteurs de 600 HP chacun, destinés à des sous-marins à raison de deux par bateau. Les expériences faites par l'un de ces sous-marins, il y a un mois, ont été, paraît-il, des plus satisfaisantes et les journaux américains sont très élogieux à l'endroit des moteurs suisses.

Antenne pour mines sous-marines

L'objet de l'invention de M. Harry Senffleben, brevetée sous le n° 475.879, est une antenne pour mines sous-marines qui se caractérise par sa grande sensibilité et la sécurité de son fonctionnement.

Les mines sous-marines munies d'antennes en possèdent généralement plusieurs, réparties sur leur pourtour, et ces antennes, reliées au mécanisme de percussion de la mine, sont destinées à déterminer la mise en action du mécanisme dès qu'elles reçoivent un choc.

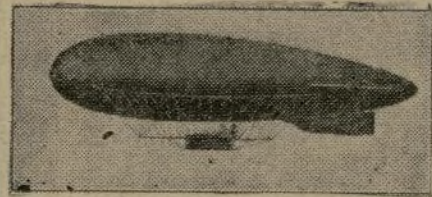
L'originalité de l'invention en question consiste particulièrement en un nouveau mode de liaison de la tige d'antenne avec la commande du mécanisme qui assure la mise en fonctionnement de ce mécanisme au moindre déplacement de la tige d'antenne.

En raison de sa sensibilité, cette antenne est pourvue d'un protecteur qui la protège contre les chocs tant que la mine n'est pas dans sa position d'immersion.

En résumé, l'invention a pour objet une antenne pour mine sous-marine du genre de celles comportant une enveloppe fragile renfermant une tige en relation avec la commande du mécanisme de percussion, caractérisée par ce fait que l'enveloppe très fragile de l'antenne, protégée contre les chocs par un protecteur rigide s'élevant automatiquement dans l'eau, renferme une tige qui immobilise la commande du mécanisme de percussion par l'intermédiaire d'une pièce intercalaire qui se déplace ou s'efface au moindre déplacement de la tige d'antenne.

Le premier dirigeable naval de l'Amérique

Le département de la Marine, aux Etats-Unis, a signé un contrat avec le capitaine T. S. Baldwin et la *Connecticut Aircraft Company*, pour la construction de son premier dirigeable naval. Le capitaine T. S. Baldwin n'est pas un inconnu en la matière ; c'est lui qui, en 1908, construisit le premier dirigeable pour l'armée américaine. Pendant ces sept ans, il a pu bénéficier de



toutes les améliorations apportées aux aéronefs, de sorte qu'on peut s'attendre à ce que la marine de la Confédération possède sous peu un dirigeable de tout premier ordre.

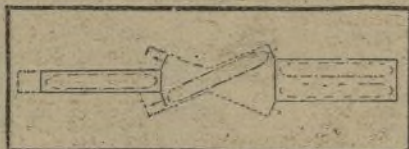
On connaît quelques détails sur le nouveau modèle Baldwin : l'emplacement au bas de l'enveloppe des soupapes de manœuvre et de sauvetage ; la subdivision de l'enveloppe en quatre compartiments qui communiquent par le bas ; la nacelle qui est suspendue très près du ballon, afin de diminuer la résistance de suspension ; un seul moteur de 120 chevaux, au lieu de deux de 60, actionnant deux hélices par des chaînes de transmission, etc.

Les principales dimensions du nouveau dirigeable sont les suivantes : longueur, 54 mètres ; diamètre maximum, 10 m. 70 cm. ; déplacement, 36.000 mètres cubes.

Abri pour les ballons dirigeables

Si les problèmes de la stabilité et de la direction des aérostats sont complexes, celui de la protection du dirigeable au repos, pour apparaître plus simple, mérite aussi que l'ingéniosité des inventeurs s'exerce à son sujet.

C'est ainsi que M. Joseph Paris a fait breveter, sous le n° 475.886, un système d'abri pour ballons dirigeables combiné avec des hangars.



Sans entrer dans le détail du système imaginé par l'inventeur, disons qu'il consiste essentiellement « dans la disposition d'une cour raceordée aux hangars et formée de panneaux à claire-voie qui constituent un écran-filtre arrêtant ou amortissant très considérablement le vent, supprimant les remous, réalisant ainsi une protection très efficace dans la cour et à l'extérieur dans des zones assez grandes ».

Il vise aussi à faciliter la sortie du dirigeable et à lui permettre de pivoter, voire même d'effectuer une évolution dans l'intérieur même de son garage.

Le biplan-fleche

Le capitaine du génie Eduardo Barron, pilote-aviateur, a inventé un aéroplane-fleche dont les essais, devant le roi, ont donné les résultats les plus satisfaisants.

L'appareil a été construit entièrement dans les ateliers militaires de *Cuatro Vientos*, près Madrid ; il est muni d'un moteur de 120 chevaux, pouvant faire aisément 150 kilomètres à l'heure.

Pendant les vols d'essai, la fleche a évolué avec facilité et réalisé des vitesses fort appréciables ; c'est un appareil souple, léger, sûr, gracieux.

Lorsque l'inventeur-pilote atterrit, le roi lui serra la main, lui donna l'accolade et le complimenta chaudement ; soldats et civils applaudirent frénétiquement. Lorsque le roi rentra au palais, il signa un décret conférant au capitaine Barron la croix de Charles III.

Pour accroître la vitesse d'une balle

Le colonel A. Dobreganski, de l'infanterie de la garde impériale russe, est l'auteur d'une invention dont l'objet est d'accroître la précision de la visée et la vitesse initiale du projectile d'une arme à feu à main, sans toutefois augmenter le maximum de pression des gaz supporté par le canon du fusil.

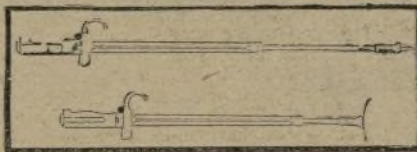
L'inventeur s'est également proposé pour but de conserver sur une plus grande distance une plus grande vitesse du projectile. Partant, la puissance de pénétration se trouve augmentée.

Ces qualités, le colonel A. Dobreganski les obtient : 1° par le déplacement du centre de gravité de la balle ; 2° en composant le noyau de la balle de deux métaux, l'un lourd et mou, l'autre léger et dur.

Baïonnette retractile pour l'escrime

La baïonnette est d'un emploi constant et son escrime spéciale est pratiquée journellement dans les dépôts, voire même dans les cantonnements du front.

Un peu avant la guerre, M. Nicolas Revello avait fait breveter, sous le n° 466.935, une baïonnette rétractile pour l'escrime, permettant de faire des exercices d'escrime, sans craindre que



les combattants plus ou moins expérimentés qui s'en servent ne se blessent entre eux.

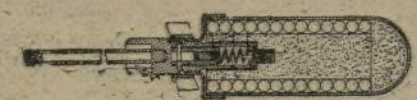
Cette baïonnette est caractérisée en ce que la lame est constituée par des parties télescopantes, maintenues à leur position d'allongement par l'action des ressorts, l'extrémité percussante de l'arme formant touche élastique marqueuse et s'effaçant dans l'une des parties télescopantes, elle-même mouchetée.

L'arme reprend sa position d'allongement en quittant le but touché qui reste nettement marqué par la touche.

Un obus pour fusil

Peu de temps avant la guerre — la publication du brevet date du 27 avril 1914 — un inventeur allemand nommé Richard Machenbach faisait breveter en France, sous le n° 465.761, un « obus à percussion pour fusil ».

Cet obus pour fusil à fusée à percussion, dans lequel la sûreté de la fusée à percussion est déclenchée, au moment de placer l'obus sur le canon de l'arme, par l'intermédiaire d'un organe de l'obus que la bouche du canon



fait alors basculer ou coulisser, est caractérisé en ce que l'organe basculant ou coulissant de l'obus déclenche une bague de sûreté qui est munie d'ailes d'hélice et qui abandonne le porte-amorce après une distance déterminée de la trajectoire.

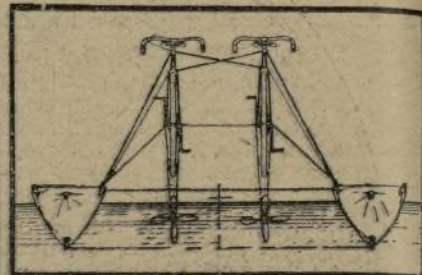
Le déclenchement de la sûreté a lieu par un levier à bascule, mais, dans la position de la sûreté, la bague de sûreté qui est munie d'ailes d'hélice est vissée sur la queue de la fusée, de telle façon qu'elle recouvre le canal dans lequel se trouve la goupille de sûreté qui est sollicitée par un ressort, et qu'elle est empêchée de tourner par la goupille qui est fixée au levier à bascule.

La sûreté est déclenchée par une tige que la bouche du canon fait coulisser, et qui est pourvue d'un nez indépendant, que la poussée d'un ressort projette au dehors une fois la tige déplacée par le bout du canon, dans le but de déclencher la bague de sûreté.

Des bicyclettes qui flottent

Sous la dénomination de « Flottor », M. Achille-Aleide Fournier a fait breveter (brevet n° 476.075) un appareil démontable s'adaptant à une ou deux bicyclettes quelconques et permettant de traverser avec flotteurs une rivière ou un fleuve.

Cet appareil, très léger, car il est constitué par des tubes et par une toile ou bâche imperméable, est aussi très solide, puisque ses parties métalli-



ques sont en acier. On le démonte en quelques minutes et il s'adapte à n'importe quelle bicyclette, même à la bicyclette démontable en usage dans l'armée.

Il comprend cinq parties essentielles : 1° un système flotteur ; 2° un système de suspension de la ou des bicyclettes ; 3° un système de stabilisation ; 4° un système de direction ; 5° un système de propulsion.

Le système flotteur se compose de deux caissons coniques à armature métallique et recouvert d'un tissu imperméable.

Le système de propulsion se compose de deux hélices actionnées par les pédales de la bicyclette.

Au point de vue militaire, estime l'inventeur, les éclaireurs cyclistes en reconnaissance dans un pays ennemi, chargés de renseigner à tous les points de vue l'armée qui les suit à 10, 15, 20 ou 30 kilomètres, pourront passer les rivières dont les ponts ont été coupés.

Une trousse spéciale permet de réparer immédiatement l'appareil.

Les idées DE NOS LECTEURS

(S.G.D.E.) Sans garantie d'« Excelsior »

Dix lignes par idée

Nous prions ceux de nos lecteurs qui nous signalent des idées et des inventions susceptibles d'être mentionnées sous cette rubrique de ne pas excéder 10 lignes pour la rédaction de chaque note.

Economie de charbon

Une économie de 30 0/0 sur la consommation du charbon. Tel est le résultat auquel tend l'idée de M. Guy Félix, idée consistant à fabriquer une brique solide, à base de produits dérivés du charbon, produits non utilisés, dégageant une grande chaleur, et d'un prix minime. L'inventeur estime qu'un appareil brûlant 100 kilogrammes de houille pourrait brûler 70 kilogrammes de houille et 30 kilogrammes de brique, et fournirait ainsi, en calories, un rendement supérieur au charbon brûlant seul.

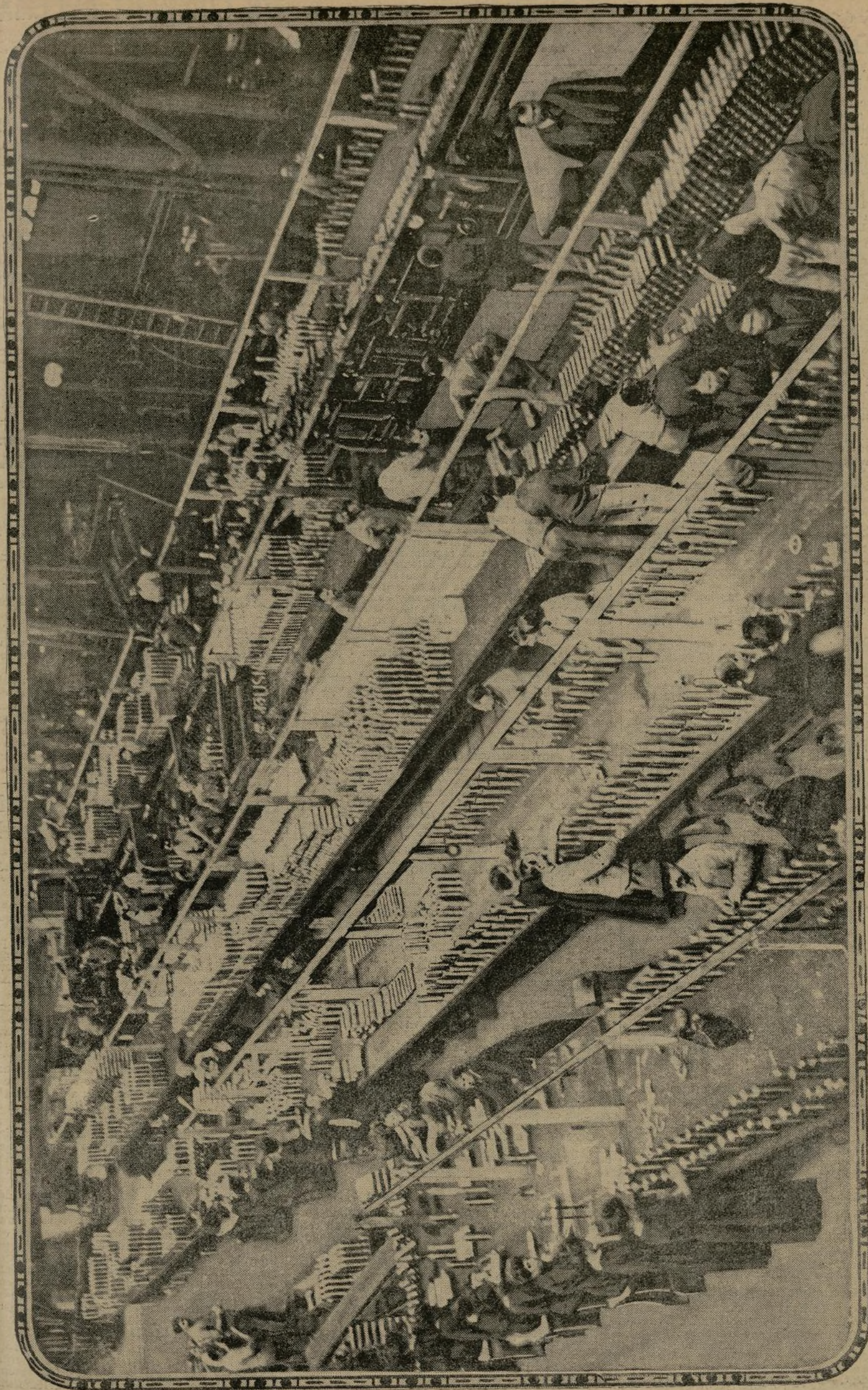
Un volant lanceur de projectiles

M. de Pret suggère l'idée d'utiliser la rotation d'un volant pour le lancement d'un projectile lourd à grande distance. Théoriquement, l'invention apparaît intéressante. L'auteur fait un exposé méthodique des données à calculer pour la réalisation.

Stabilité automatique des avions

M. Barbillat est l'auteur d'un dispositif économique et peu compliqué permettant à l'aviateur d'abandonner la direction pendant le vol. Une inclinaison se produit-elle sur l'aile droite ? Immédiatement, l'aile de droite se gaufril, grâce au dispositif en question. L'aéro pique-t-il du nez ? La manœuvre automatique de redressement se produit sur le gouvernail de profondeur.

TOUJOURS DES MUNITIONS!



Dans les manufactures de Saint-Chamond, un peuple d'ouvriers et d'ouvrières, sans trêve, fabrique des munitions. Ainsi en va-t-il partout, sur le territoire, où, dans des milliers d'ateliers, les obus, les canons, de jour en jour, sont créés en réponse aux besoins de la guerre. L'approvisionnement formidable s'accumule et, au moment où l'attaque générale sera décidée, l'effort de la nation au travail trouvera son aboutissement sur les champs de bataille, qui verront se solutionner par notre victoire le corps à corps des nations. S'il est interdit de publier les chiffres de production quotidienne des obus en un centre métallurgiste comme Saint-Chamond, au moins peut-on dire qu'ils dépassent toutes prévisions et atteignent le maximum.

A LA CHAMBRE LE DISCOURS DE M. MILLERAND

[SUITE DE LA PAGE 3]

Après s'être excusé de prendre la parole avant les orateurs encore inscrits, M. Millerand s'empressa de déclarer pourquoi il intervenait prématurément peut-être au gré de certains.

J'ai hâte, dit-il, de m'expliquer, aussi bien sur le sujet traité que sur une question qu'il ne serait ni de ma dignité, ni de l'intérêt général de paraître ignorer. Voici huit jours que certains de mes collègues ont justifié, à cette tribune et même ailleurs, le procès du ministre de la Guerre. Ce procès se résume en ces termes : depuis que j'administre le ministère de la Guerre, on pourrait caractériser cette administration par ces traits : la négligence, l'inertie, l'incurie ; de parti pris, le ministre couvre ses collaborateurs et se refuse systématiquement, quelles que soient leurs erreurs et leurs fautes, à prendre contre eux aucune sanction.

Je ne serais pas seulement le prisonnier de mes bureaux, j'aurais abdiqué, devant le haut commandement, l'exercice de mes prérogatives et de mes droits ; enfin, je serais l'ennemi du contrôle parlementaire.

Tels sont les griefs portés contre moi. Je vais y répondre avec modération, mais aussi avec la fermeté nécessaire, sans rien dire qui excite les passions, rien qui éveille les légitimes susceptibilités.

Pour conserver la sérénité qui convient, je n'ai qu'à garder la pensée, qui ne me quitte pas, de ceux qui luttent, souffrent et meurent pour nous.

La dignité impressionnante de cet exorde parut faire une profonde impression sur l'assemblée ; mais seule la droite applaudit ces dernières paroles, tandis que la gauche et l'extrême-gauche restaient figées dans un silence de commande.

Peu après, l'orateur, parlant de l'énergie avec laquelle « tous les services de la guerre se sont, dès le début des hostilités, attelés à leur écrasante besogne », des exclamations ironiques se firent entendre à gauche, et M. Franklin-Bouillon s'écria :

— Alors, pourquoi a-t-on renvoyé le général Baquet ?

Mais le ministre, résolu à ne pas laisser dévier le débat, se contenta de répliquer :

— Je suis décidé à n'entendre aucune interruption...

Sur le service de santé, où on a prétendu que l'incurie, la négligence et l'inertie régnaient en maîtresses, il s'expliqua nettement, sans entrer dans d'inutiles détails. Ce service, que la déclaration de guerre surprit en pleine transformation, est, aujourd'hui, à la hauteur de tous les besoins.

La question des transports, entre autres, après avoir suscité de nombreuses critiques, a été résolue à la satisfaction générale. A l'heure actuelle, il y a plus de 1.800 autos affectées au service sanitaire ; chaque corps d'armée en a 45. Quant au personnel médical, « sa science et son dévouement n'ont d'égal que son courage, et il figure glorieusement parmi ceux qui ont le plus souffert de la guerre ».

De nouveau, la droite applaudit, tandis que la gauche restait impassible. Mais elle n'allait pas tarder à manifester bruyamment son hostilité, à propos de l'incident Troussaint, que très courageusement, le ministre de la Guerre aborda en ces termes :

On a dit que le directeur du service de santé était changé. Je tiens à dire très nettement dans quelles conditions ce changement s'est produit. Lorsque nos honorables collègues, MM. Justin Godart et Joseph Thierry, ont été nommés sous-secrétaires d'Etat, je leur ai tenu le même langage qu'à M. Albert Thomas. Je leur ai dit : « Nous sommes des collaborateurs et des amis, vous avez votre indépendance ; examinez vos services, proposez les réformes que vous jugerez utiles, elles sont adoptées d'avance. C'est ce qui est arrivé. (Interruptions sur divers bancs à gauche.)

Et lorsque M. Justin Godart m'a dit qu'il ne jugeait pas utile la présence d'un directeur à côté du sous-secrétaire d'Etat, je lui ai répondu : « C'est entendu. Nous utiliserons ailleurs la science, la compétence et le dévouement du directeur. »

Ces derniers mots provoquant des protestations à gauche, l'orateur définit ainsi la règle de conduite qu'il a adoptée :

Je m'efforce d'être partout et pour tous absolument juste, parce que j'estime que chez un chef l'esprit de justice est le premier des devoirs. (Très bien ! Très bien !)

Sans doute, la légende qu'on essaye de créer, c'est que le ministre de la Guerre est prisonnier de ses bureaux. On oublie les chiffres. Ainsi que je l'ai dit, plus des deux tiers du personnel du ministère de la Guerre ont été changés. (Interruptions sur divers bancs à gauche.) Les mutations indispensables ont été faites sans bruit, et je continuerai si c'est nécessaire ; mais je croirais manquer au premier de mes devoirs, si je prenais contre un de mes collaborateurs une mesure que je ne saurais pas justifier.

Il rend hommage au généralissime

Sur la question du haut commandement, devant lequel certains l'accusent d'avoir abdiqué, M. Millerand s'expliqua avec la même franchise.

Lorsqu'un pays, déclare-t-il, a la bonne fortune d'avoir à la tête de ses armées un homme... (Interruption et bruit sur divers bancs à gauche.)

M. le président. — Vous avez demandé des explications, écoutez-les. (Très bien ! Très bien !)

M. Dalbiez. — Nous voulons tout entendre. (Applaudissements à gauche.)

M. le président. — Je vous demande à tous de respecter la liberté de discussion qui est le principe même de la République. (Applaudissements.)

M. le ministre. — Je disais que quand un pays a la bonne fortune d'avoir à la tête de ses armées un officier général d'un loyalisme absolu... (Vifs applaudissements prolongés.)

M. Simyan. — C'est le général Joffre que nous applaudissons. (Applaudissements à gauche. — Mouvements divers.)

M. le président. — Veuillez ne plus interrompre.

M. le ministre de la Guerre. — ... un officier général qui est en possession de la confiance de l'armée et du pays, qui a su s'imposer au respect, à l'admiration de ses adversaires (Vifs applaudissements), c'est, pour le ministre de la Guerre, un devoir étroit de ne rien négliger pour que les relations de tous les jours, de toutes les heures qui l'unissent à lui soient non seulement confiantes mais cordiales. (Très bien ! Très bien !) Les relations que j'avais déjà avec mon ancien collaborateur ont rendu plus aisé l'exercice de mon droit de contrôle, sans que faire renoncer au premier de mes devoirs.

Et, avec la même cranerie, le ministre ajouta :

Mais n'est-ce pas hier qu'on me faisait un grief d'un changement dans le commandement des armées, à propos duquel on ne craignait pas de jeter dans le débat des raisons politiques, sans s'apercevoir qu'on risquait de créer ainsi un dangereux précédent dont on pourrait s'autoriser pour juger des chefs d'armée sur d'autres titres que des titres militaires ? (Vives interruptions sur divers bancs à gauche.)

Sans se laisser déconcerter par les cris qui accueillirent ces paroles, M. Millerand poursuivit et conclut de la sorte :

Mon attitude vis-à-vis du haut commandement, il me suffira pour la définir de lire ces quelques lignes qui datent de 1912. Ministre de la Guerre, à la tribune du Sénat, je répondais au regrette Maxime Lecomte à propos de l'organisation de la défense nationale : « Ce que je tiens à déclarer, parce que cette idée résume et commande tout ce qui a été envisagé en vue de la mobilisation, c'est qu'à ce moment, tout, absolument tout, devra être subordonné à l'unique pensée qui sera celle de tous les Français : à tout prix et par tous les moyens assurer la victoire et, pour l'obtenir, laisser à l'autorité militaire chargée des opérations de guerre sa pleine et entière liberté d'action. » (Applaudissements sur divers bancs.)

Laisser à l'autorité militaire sa pleine et entière liberté d'action, cela n'implique pas la suppression du contrôle parlementaire. J'ose dire qu'il est ridicule de suspecter à cet égard les sentiments d'un républicain qui, pendant toute sa carrière, n'a jamais séparé la République du régime parlementaire, et qui a toujours été au premier rang de ceux qui ont lutté contre le retour du pouvoir personnel.

J'estime, au contraire, que le contrôle parlementaire doit s'exercer le plus largement possible. Lorsque seront connues les correspondances échangées entre le ministre de la Guerre et le grand quartier général, on verra que je n'ai jamais cessé d'élargir les conditions de ce contrôle et d'en concilier l'exercice avec les nécessités militaires. Mais il faut évidemment qu'il n'y ait aucune confusion possible entre le pouvoir parlementaire que vous représentez et l'autorité militaire. (Applaudissements à droite.)

Toutes les instructions que j'ai données pour permettre aux délégués des commissions parlementaires d'accomplir leur mission ou pour faciliter la circulation individuelle des députés s'inspirent de ces principes. Toutes ces idées sont d'ailleurs résumées dans ces lignes que je pourrais contresigner : « En guerre, les autorités et les responsabilités ne peuvent être partagées. Chaque chef militaire contrôle les actes de ses inférieurs et est lui-même responsable de ses actes devant les chefs hiérarchiques. Le général commandant en chef est responsable devant le gouvernement, qui peut le relever s'il n'approuve pas ses actes. Il ne peut y avoir d'autre contrôle pendant l'action. »

Rien de plus net et de plus juste que ces mots du général Joffre.

Les pouvoirs publics doivent savoir imposer la discipline volontaire qui laisse au chef des opérations la liberté nécessaire à leur conduite. (Très bien ! Très bien !) Cette discipline vous l'avez montrée pendant un an ; nos alliés comptent sur notre sagesse. Nos ennemis n'ont d'espoir que dans nos divisions. (Applaudissements au centre et à droite. — Mouvements divers.)

Nous ne tromperons pas, j'en ai la certitude, la confiance de nos alliés. Jusqu'au bout, jusqu'à la victoire finale, nous demeurerons sages et unis. (Applaudissements sur divers bancs à droite.)

La gauche demande une séance secrète

Sur cet appel à l'union sacrée, M. Millerand descendit de la tribune, applaudi à droite et au centre ; et, en raison de l'heure tardive, M. Deschanel demanda à la Chambre si elle n'entendait pas remettre à une prochaine séance la suite de la discussion. « A demain ! » crièrent quelques voix. « A mardi ! » propose-t-on de divers côtés.

Et M. Varenne, tout en se défendant d'apporter dans le débat la moindre passion politique, déclama une séance secrète.

Sans donner dans ce panneau, M. Viviani se contenta de réclamer, de son banc, qu'il avait, en effet, l'intention de parler dès le début de la prochaine séance, qu'il proposa de fixer à jeudi prochain.

UN COMLOT ALLEMAND en Amérique pour voler la France

NEW-YORK (De notre correspondant). — Nous apprenons l'existence d'un complot formé par les Allemands des Etats-Unis, qui se sont assurés la « collaboration » d'une bande de voleurs internationaux, dans le but de dévaliser ou de détruire la section d'art française de l'Exposition de San-Francisco. Leur intention était particulièrement de voler la collection unique de coquilles perlées et perles fines, estimée à 10 millions, exposée par une maison française. Le nombre des gardiens a été doublé, d'autres précautions sont prises, plusieurs arrestations sont imminentes.

La justice va s'occuper des agissements germaniques

WASHINGTON. — M. Wilson a commencé officiellement à examiner les accusations portées contre l'action illicite des agents allemands aux Etats-Unis. Le département de la Justice examinera toutes les accusations portées contre ces agents en violation de la neutralité américaine.

MM. Wilson et Lansing envisageront probablement prochainement la situation créée par la présence dans ces accusations de noms de membres de l'ambassade allemande.

UN SOUS-MARIN ANGLAIS s'échoue près d'une île danoise

LONDRES. — Le sous-marin anglais E-13, allant dans la mer Baltique, s'est échoué près de l'île danoise de Saltholm.

Les officiers et hommes sauvés sont au nombre de quinze. Quinze autres manquent.

L'homme malade menace la Roumanie

PÉTROGRAD. — Le correspondant du Rietch à Odessa donne, dans cet organe, l'analyse d'un article antiroumain très acerbe publié dans le journal ture Osmanscher Loyd.

« La Roumanie suit une politique hésitante, oubliant ce qui l'attend en cas de victoire du bloc austro-allemand. En mettant obstacle aux rapports de l'Allemagne avec la Turquie, elle se montre ingrate envers ce bloc qui l'a soutenue ; elle se leurre en escomptant les garanties que pourraient lui constituer les attaches allemandes de la dynastie régnante. »

Les Bons et les Obligations de la Défense Nationale

Les Bons de la Défense Nationale ont été créés par un décret du 13 septembre 1914, rendu en Conseil des Ministres dont l'article premier est ainsi conçu dans son premier alinéa : « Les Bons du Trésor émis à partir de ce jour et pendant la durée des hostilités porteront la mention : Bons de la Défense Nationale. Ils seront admis pour la libération des souscriptions à tous emprunts futurs avec droit de préférence pour les souscripteurs de ces emprunts, à concurrence du montant des Bons qu'ils remettront au Trésor. »

Dans quelques jours, nous serons à l'anniversaire de cette création dont le succès a été si considérable. Le montant des Bons en circulation est d'environ sept milliards de francs et nous sommes certains que ce magnifique élan ne s'arrêtera pas. Toutes les disponibilités qui veulent s'employer pour six mois ou un an trouvent, grâce à ces valeurs, dont l'intérêt se paie par anticipation, un placement qui, en apparence, est à 5 0/0 et qui, en réalité, est à plus de 5 1/4 0/0.

Les Obligations de la Défense Nationale n'ont que six mois d'existence. Elles ont été créées par la loi du 10 février 1915, dont l'article unique est ainsi conçu : « Le ministre des Finances est autorisé à émettre, au mieux des intérêts du Trésor, des obligations dont l'échéance ne pourra dépasser 1925. Ces obligations seront exemptes d'impôts. » Ces obligations, qui conviennent surtout aux disponibilités qui recherchent un emploi durable, sont émises à 96 fr. 50 ; on déduit du prix les intérêts de la partie du semestre qui reste à courir. Les intérêts sont en effet semestriels et payés par anticipation. Compte tenu de ces circonstances (anticipation d'intérêts, prime au remboursement), le taux réel est de 5.60 0/0. Le prix net d'émission est actuellement de 94 fr. 21. A ce taux, nul ne doit hésiter à souscrire.

Le troisième milliard est atteint. Nos capitalistes, nos rentiers, nos épargnants, donneront une preuve de leur patriotisme clairvoyant en entamant largement, au plus tôt, le quatrième milliard.

La Vie Universitaire

CONSULTATIONS DE MAÎTRES

Écoutez des paroles réfléchies qui, selon toutes probabilités, sont des paroles sages.

Un certain nombre de professeurs de Facultés de Droit se sont concertés, cet hiver, afin de faire des conférences sur des sujets imposés par la guerre. Ils ont parlé de la guerre comme s'ils n'avaient fait que guerroyer ou plutôt parler toute leur vie. Et ils nous ont donné de bien bons conseils pour les guerres à venir : *Di, omen avertite!*

Bref, écoutons ces maîtres du droit, si informés de nos devoirs. Voici M. Gaston Jèze, M. Joseph Barthélemy, M. L. Rist, professeurs à l'Université de Paris. Voici M. L. Rolland, professeur à la Faculté de Nancy. Ils étudient les *Problèmes de politique et finances de guerre*. Toutes sortes de questions se pressent. Ils envisagent la préparation financière de l'Angleterre, la préparation économique de l'Allemagne, la réparation des dommages, les altérations du droit public, l'état de siège, la censure, cette création bizarre de notre époque trouble; le gouvernement et la liberté, le gouvernement et la loi, le contrôle du Parlement, les obligations militaires des parlementaires, l'administration locale. Toutes ces questions, l'actualité tragique leur assure un intérêt profond, et les maîtres de la Faculté de Droit, en les traitant, ne leur ôtent rien de cet intérêt.

Il est fatal que la question du contrôle parlementaire en temps de guerre offre à nos yeux un intérêt plus immédiat. Et la conférence de M. Joseph Barthélemy nous apporte tout ce qu'il faut pour satisfaire notre curiosité vibrante et notre ardeur critique. M. Joseph Barthélemy est un excellent esprit, indépendant, pondéré, audacieux encore que mesuré, et ferme et ingénieux; la liberté sensée et toujours calme enchante; et sa clairvoyance si pénétrante ravit.

M. Joseph Barthélemy ne se laisse pas séduire aux lourdes fantaisies de quelques polémistes surexcités et cependant poussifs. Et même les « galipettes » de M. Marcel Sembat, *Faites un roi, sinon faites la paix*, ne lui sont nullement agréables. Dans les discussions beaucoup plus violentes que sérieuses, dont nous fûmes parfois les témoins, il distingue tout de suite « un épisode du grand procès que l'on prétend mener contre la République représentative et parlementaire et contre le régime démocratique en général ». Il rappelle la thèse que, seule, la monarchie a l'esprit de suite et l'autorité nécessaire pour avoir une diplomatie réfléchie et préparer le pays à en soutenir les conclusions par les armes. Il rappelle la thèse et il en rit de bon cœur. Et quand un professeur de Faculté de Droit rit de bon cœur, je vous prie de croire qu'il ne plaisante pas du tout.

Donc M. Joseph Barthélemy est un de ces hommes exceptionnels sur qui la piperie des mots reste absolument impuissante. Il rappelle les thèses, mais il constate les faits; et si les faits contredisent les thèses il ne se tient pas pour obligé d'admettre les thèses. Or, il a bien vu que « la diplomatie de la monarchie allemande a été aussi absurde, aussi déplorable qu'il nous était possible de le souhaiter; et la République française a suivi au contraire la politique étrangère la plus heureuse, la plus féconde en solides et précieuses alliances. Quant à l'aptitude du régime républicain à préparer la guerre et à la soutenir, nos armées en administrant à l'Allemagne une preuve rempente ». Et M. Joseph Barthélemy ne s'arrête pas en ses indispensables constatations de faits éclatants. « La guerre, dit-il, offre un caractère tout particulier. Elle est d'abord et avant tout contre l'agresseur héréditaire, la guerre de la France, de la France sans épithète, de toutes les Frances qui s'abritent sans arrière-pensée sous notre admirable drapeau tricolore. Mais elle est aussi un conflit armé entre deux systèmes contradictoires de croyances morales et de conceptions politiques : le premier, représenté par la « mère des Parlements » l'Angleterre, et par la France des Droits de l'Homme; le second, par les monarchies féodales, aristocratiques et policières de l'Europe centrale. Tous les pays libres sont de cœur avec nous, ainsi que les libéraux de tous les pays. Nous leur devons de rester fidèles, quoi qu'il arrive, et afin d'en mieux montrer la solidité aux principes du régime représentatif et de la liberté politique. » D'accord. Mais n'est-ce pas une raison de plus de déterminer nettement les conditions d'exercice du contrôle parlementaire qui, en temps de guerre, est bien la sauvegarde du régime représentatif et de la liberté politique, et qui est même quelque chose de plus?

A cette tâche, M. Joseph Barthélemy excelle, et les conditions d'exercice du contrôle parlementaire ne furent jamais plus nettement déterminées.

La nécessité de ce contrôle est en dehors de toute discussion. Oui, il est nécessaire qu'au contrôle sim-

plement administratif de l'administration se contrôlant elle-même vienne se joindre le contrôle de l'administration par les représentants du pays. Sans doute, ce contrôle doit être discret. Il y a la manière de l'exercer. Eh! oui, il y a la manière. Contrôler, ce n'est pas fatalement critiquer; contrôler, c'est collaborer. Contrôler, ce peut être prévenir. Dans certains cas, toutes les tentatives seraient vaines pour guérir. Des marchés mal ou tardivement conclus, des défaillances dans les services d'habillement, de munitions, d'approvisionnement, dans le service de santé, se traduisent immédiatement par des morts, et des morts que les rapports les plus documentés ne feront pas suivre de résurrections, et par des désastres que les palabres les plus éloquentes ne transformeront pas en victoire. Il faut empêcher ce qui est irréparable. Le contrôle seul peut l'empêcher. Et M. Joseph Barthélemy professe vigoureusement que, pendant la durée même des hostilités, un rôle capital incombe au Parlement.

M. Joseph Barthélemy n'en est point effrayé. Il constate froidement : « Nous avons eu deux fois en France le régime antiparlementaire : la première fois il a sombré à Waterloo, la seconde fois à Sedan; il nous a valu trois fois la présence à Paris de l'ennemi héréditaire. Et nous avons vu des guerres conduites par des assemblées : la Convention a résisté victorieusement à l'Europe. C'est, disent les antiparlementaires, qu'elle avait abdiqué entre les mains du Comité de Salut public. Sans doute, et nous reconnaissons que pendant la guerre les assemblées doivent faire une très large confiance au gouvernement; mais elles doivent rester présentes auprès de lui : le Comité de Salut public puisait dans la Convention la force, l'énergie, l'audace nécessaires pour vaincre... »

C'est ainsi qu'un des maîtres estimés de Faculté de Droit prononce les paroles les plus rassurantes. Il les prononce parce qu'il a étudié les faits, parce que ces faits il les a pesés, parce qu'il voit, comme on dit, le bon et le mauvais côté des choses, parce qu'aucune passion, aucun parti pris ne viennent corrompre son jugement; parce qu'il a souci de la vérité seulement, de la dire et de l'expliquer, et de la répandre. Il faut écouter de telles paroles!

J. Ernest-Charles.

Distributions de Prix

Collège Rollin

La distribution des prix aux élèves du Collège Rollin a eu lieu sous la présidence de M. Albert Cahen, inspecteur général de l'Instruction publique.

Sur l'estrade avaient pris place : M. Achille, président du conseil d'administration du collège, représentant le Conseil municipal de Paris; M. Crouzet, chef adjoint du cabinet du ministre de l'Instruction publique; M. Mathieu-Prévôt, maire du neuvième arrondissement; M. Musnier, président de l'Association amicale des anciens élèves; M. Besnard, maire adjoint du dix-huitième arrondissement; M. le lieutenant Bloch, officier d'administration gérant l'hôpital complémentaire Rollin, et les fonctionnaires du collège.

La lecture du palmarès a été faite par M. Mounier, censeur des études.

Prix de fondation Bonpierre de Brou : Bauduin, de Première A.

Prix de fondation Tingry-Lehuby : Reingold, de Troisième A.

Prix de fondation Schwab : Saugon, de Cinquième A.

Prix de l'Association pour l'Encouragement des Etudes grecques : Bauduin, de Première A.; Gougenheim, de Troisième A.

Prix de la Société de Géographie commerciale : Kosmann, de Mathématiques.

Prix de Coubertin : Fadenilhe, de Mathématiques.

Prix offert par la Société de l'Art appliqué aux Métiers : Commarmond, de Philosophie.

Prix offerts par M. et Mme d'Armenon : Saint-Paul, de Philosophie; Weil, de Troisième A.

Elèves les plus souvent nommés :

Mathématiques : Villanne, Guionie, Fadenilhe, Rossignol, Kosmann, Gouté, Cance, Blanc, Iskender.

Philosophie : Commarmond, Lecomte, Saint-Paul.

Lettres supérieures : Delécolle.

Première A : Bauduin, Mimart-Dubreuil.

Première B : Tabernat, Lazard, Bouillat.

Première C : Stosskopf, Breffort, Dieudonné, Cayeux, Nais, Mineur.

Première D : Da Lage, Hubert, Salomon, Dehédin, Grenier, Roche, Bellanger, Cerf.

Seconde A : Le Roy, Baschet.

Seconde B : Audisio, May.

Seconde C : Chalopin, Janowicz, Vermeersch, Emschwiller, Cheilan, Carle, Lange, Bender.

Seconde D : Godefroy, Berlin, Picard, Delage, Carrière, Caillard-Belle, Wellhoff, Clin.

Troisième A : Weil, Gougenheim, Tournier, Bele, Béthoux, Lambert, Cabanis, Mayoux, Surugue.

Troisième B : Carot, Lamarche, Genet, Fumery, Bédouin, Baumann, Hymans, Chretien.

Quatrième A : Pépe, Lévy (A.), Gimpel, Gougenheim, Pouvesle, Chappouille, Crougneau, Franck, Michel-Lévy, Soreph, Boissau, Garnier.

Quatrième B : Coupez, Pachowsky, de Kerhor, Platt, Ginsburg, Guillot, Neumann, Kreinfeld, North, Salomon.

Cinquième A : Margat, Willeumier, Durupt, Sevelle, Jeandot, Félix, Saugon, Hénault, Goua, Joinneau.

LES DEUX PATRIOTISMES

Tandis que se poursuit, près de nos frontières, la lutte de deux cultures ennemies, il est intéressant de se demander quelles méthodes d'enseignement, de part et d'autre, ont préparé ces millions de volontés opposées. Le sentiment patriotique est le produit de l'éducation. C'est à l'école qu'il naît et qu'il grandit. Discrète ou impérieuse, l'influence du maître est considérable. Un article récent du *Times* nous documente sur les leçons données par l'instituteur d'outre-Rhin.

Tout l'enseignement allemand s'inspire, par ordre supérieur, de cette phrase de Nietzsche : « La guerre et le courage ont accompli de plus grandes choses que l'amour du prochain. » La guerre est représentée comme le seul but de la vie, et la paix comme une absurde utopie. On répète volontiers que le kronprinz, à l'âge où d'autres jouent au cerceau, s'exerçait à faire mouche sur un mannequin habillé en piou-pion français.

Tout en élevant les enfants pour la haine et le meurtre, nos ennemis ont quelque scrupule de l'avouer franchement. Lorsque leurs dirigeants lancèrent le pays dans une aventure de conquête, ils clamèrent bien haut qu'ils avaient été contraints à la guerre par une lâche coalition de nations jalouses. « Notre pays, dirent-ils, s'était développé si rapidement dans le cours des cinquante dernières années, grâce à nos armes, à notre industrie et à notre intelligence, qu'il était destiné à être entouré d'un cercle d'ennemis pour lesquels sa puissance était intolérable. Nous avons fait tout le possible pour maintenir la paix du monde. Mais nous avons été menacés de partout et aujourd'hui nous soutenons une guerre défensive pour l'honneur outragé de notre patrie. »

Pour faciliter ce perfide entraînement à la brutalité, le petit Teuton est préparé de bonne heure à l'obéissance passive, à l'annihilation de sa personnalité devant la volonté de l'Etat. L'abnégation sera la première des vertus. L'Etat a le droit et le devoir de contrôler, non seulement les actes, mais même les pensées de ses sujets. L'individu n'existe plus. A sa place, se dresse la fière Germania qui concentre la puissance de tout un peuple. « Nous ne sommes pas sur terre pour être heureux, disait Bismarck, mais pour remplir nos obligations. »

Tels sont les farouches principes que le gouvernement impose aux éducateurs officiels. Qu'une pareille discipline soit parvenue à forger une machine de guerre redoutable, nous ne saurions le nier. La France se chargera de démontrer que l'on peut arriver par des moyens différents à créer une énergie collective non moins forte, mais soutenue par le droit et l'estime des esprits libres.

Lorsque l'heure est venue d'initier le petit Français à l'amour de la patrie, le maître lui donne une leçon, non d'orgueil et de haine, mais de bonté et d'affection. Il lui commente la jolie définition de Michelet : « Une nation est une grande amitié. » Nous ne disons pas, nous, que la France doit être au-dessus de tout, ce qui impliquerait la guerre déclarée à toute nation pouvant gêner son développement, entraver son expansion. Lisez un de ces humbles volumes de classe que l'écolier porte dans sa gibecière. Vous serez frappé du ton de modération adopté par les professeurs de morale qui ont la grave mission de former l'âme de l'enfant, c'est-à-dire l'âme du peuple lui-même. Jules Payot, recteur d'une de nos universités, dit au jeune disciple : « Les nations civilisées sont solidaires. Haïr est un sentiment bas, aucune passion n'empêche autant d'observer et de bien raisonner. A quoi bon haïr, par exemple, les Allemands ? »

« Supprimer la guerre, ajoute Pécourt, voilà le devoir le plus pressant des nations. » Et Féli-Thomas, qui est un de nos maîtres de philosophie les plus éminents, dira à son tour : « Le bon patriote est celui qui prêche à tous le respect de la personne humaine. S'il aime sa patrie plus que toutes les autres, il ne commet pas la lourde faute de voir, dans tous ceux qui habitent au-delà des frontières, des ennemis contre lesquels tout est permis, quand on est le plus fort. » L'idéal de nos éducateurs n'est pas la nation guerrière préparant l'œuvre de destruction. Bien loin de là. Ils ne manquent pas d'insister sur l'utilité de se prémunir contre les agressions du dehors. Mais en même temps ils laissent entrevoir l'espoir d'un temps meilleur, d'une ère de fraternité où les hommes connaîtront la longue paix laborieuse rêvée par les poètes.

Organiser la défense du sol n'est pour eux qu'une nécessité provisoire, une concession faite aux derniers restes de la barbarie primitive.

Gaston Dechartres.

ECOLE PIGIER

CHOIX D'UNE SITUATION

Envoi gratuit

53, rue de Rivoli, Paris

Ayuntamiento de Madrid

Vers l'hôpital, après les premiers soins



Lorsque les blessés amenés de la ligne de combat ont été sommairement pansés dans les postes de secours, ils trouvent alors des véhicules plus parfaitement installés que ceux — cependant très convenables — qui les transportèrent par les sentiers de montagne. Dans les voitures d'ambulance, ils sont aussitôt dirigés vers les hôpitaux de l'arrière ou vers les gares.

TRIBUNAUX

Les vols du parc de Chalais-Meudon. — Le deuxième conseil avait à juger hier huit inculpés poursuivis pour avoir volé des pneumatiques au parc aérostique de Chalais-Meudon. Il y a, selon la décision très claire qu'a faite M. le commissaire du gouvernement Montel, deux voleurs : les soldats automobilistes Lecoq et Larsonneau ; deux complices par instruction : le sergent Saulquin et le soldat Moulin ; un recéleur : le Belge Demeester.

Après délibération, le conseil a condamné : Saulquin, à cinq ans de réclusion et à la dégradation militaire ; Moulin, à cinq ans de prison ; Demeester, à cinq ans de prison ; Lecoq, à deux ans de prison ; Larsonneau, à deux ans de prison. Les autres inculpés ont été acquittés.

Amateurs d'objets d'art. — M. Serge Zarine, consul de Russie à Paris, M. Roben Gobbay, le vicomte René Vigier et M. R. Lejeune, distingués amateurs d'objets d'art, étaient en relations avec un antiquaire allemand, M. Wolmann, 84, rue du Faubourg-Saint-Honoré, qui, il y a quelques mois, fut mis sous séquestre.

Le malheur voulut qu'il ait en sa possession un certain nombre d'objets à lui confiés par M. Serge Zarine et ses amis, objets qui subirent le sort des marchandises de l'Allemand. Ses clients demandaient en référé restitution de leur bien, et M. le président Monnier, avant de rendre son ordonnance, a prié M. Ménage, administrateur judiciaire, de rechercher chez M. Wolmann les objets dont une liste lui a été fournie par les amateurs.

DANS LA MARINE

Récompenses. — Les récompenses ci-après sont accordées au personnel ayant pris part aux opérations de débarquement à Koum-Kaleh et à Seddul-Bahr :

ETAT-MAJOR. — Inscription d'office, à la suite du tableau d'avancement pour le grade de capitaine de vaisseau : M. Duménil, commandant du *Latouche-Tréville*.

Proposition extraordinaire pour le grade de commandeur de la Légion d'honneur : les capitaines de vaisseau Varney, Grasset, Beaussant.

Proposition extraordinaire pour le grade d'officier de la Légion d'honneur : les capitaines de frégate Tourette, Lagier, le lieutenant de vaisseau Esteve ; le médecin principal Tadei di Torella.

Proposition extraordinaire pour le grade de chevalier de la Légion d'honneur : les lieutenants de vaisseau Valois, Bringuier, Le Moaligou ; les enseignes de vaisseau Ciriaque, Dammour ; les médecins de 1^{re} classe Quéré, Plazy.

Proposition extraordinaire pour l'avancement au grade supérieur : les lieutenants de vaisseau Chaigneau, Thouroude, Urvoy de Portzamparc ; l'enseigne de vaisseau de 1^{re} classe Nicolas ; le mécanicien principal Lagine ; le commissaire principal Pognan.

Médaille militaire. — Le premier-maitre patron pilote Canquier ; le second-maitre de manœuvre Keraudren.

Nouvelles brèves

Ville de Paris (Emprunt 235 millions 1910). — Le numéro 93872 est remboursé par 100.000 francs ; le numéro 331248, par 10.000 francs.

Les agents partent pour le front. — Un deuxième contingent de gardiens de la paix va être appelé pour partir prochainement sur le front. Les deux cents agents qui le composent ont été convoqués hier matin, à la caserne de la Cité, où le préfet de police et plusieurs membres du bureau du Conseil municipal leur ont cordialement serré la main.

Cérémonie religieuse. — CHERBOURG (Dép. partic.). — Un service funèbre a été célébré en l'église de la Trinité pour les soldats et matelots tombés au champ d'honneur. Le préfet maritime et son état-major, les officiers généraux de la marine et de l'armée, de nombreux militaires, des blessés et des familles s'y trouvaient réunies.

Accident agricole. — PERSAN-BEAUMONT (Dép. partic.). — Un soldat du 65^e de ligne, nommé Jacob, en congé de moisson, est tombé du haut d'une meule de blé et s'est fracturé la colonne vertébrale. Il a été transporté dans un état grave à l'hospice de Beaumont.

Un meurtre involontaire. — LUNÉVILLE (Dép. partic.). — Alors que plusieurs jeunes gens étaient occupés à éplucher des pommes de terre, l'un d'eux lança son couteau dans la direction de son camarade Gittermann. Celui-ci, atteint en pleine poitrine, fut transporté à l'hôpital. En dépit de tous les soins, il ne tarda pas à succomber.

Attentat contre le gouverneur de Shanghai. — SHANGHAI. — Un révolutionnaire chinois a lancé une bombe contre l'amiral Tseng, gouverneur militaire de Shanghai, au moment où celui-ci montait à bord d'un steamer qui devait faire route pour Pékin. L'amiral n'a pas été atteint. (Morning Post.)

La Grande-Bretagne achèterait la récolte canadienne. — TORONTO. — On croit que le gouvernement britannique envisage l'achat de la récolte de grains du Canada. (Times.)

L'occupation allemande à Varsovie. — ZURICH. — Un nouveau journal de langue allemande créé à Varsovie, la *Warschauer Zeitung*, annonce que le général Gaedke a été nommé préfet de police de cette ville.

Morts au champ d'honneur

Le lieutenant-colonel **Maxime d'Epenoux**, des dragons, tombé le 10 octobre, à Monchy-aux-Bois, proposé pour le grade d'officier de la Légion d'honneur.

Le commandant **Maria**, tué à l'âge de quarante-deux ans.

Les capitaines : **Jean-Eugène Cunq**, des chasseurs à pied ; **Louis-Georges Brunel**, de l'infanterie ; **Ernest Bertin**, de l'infanterie, cité à l'ordre de l'armée, chevalier de la Légion d'honneur ; **Joseph Naude**, tombé le 27 juillet, âgé de vingt-sept ans ; **Chardon**, de l'artillerie de réserve, commandant un bataillon des chasseurs alpins.

Les lieutenants : **Paul Chenevier**, de l'infanterie, tué à Loos (Pas-de-Calais) ; **Raymond-Pierre Parenteau**, de l'infanterie ; **Jean Le Meure**, tué près d'Arras le 10 mai.

Les caporaux : **Jean de Jarry Brindeau**, tombé à Arras, **Léon Jarre**, mitrailleur, de l'infanterie, tué près d'Arras.

Le soldat cycliste **Robert Vasse**, du ... d'infanterie, conducteur des ponts et chaussées à Rouen.

BLOC-NOTES

MARIAGES

— Le 12 août a été célébré, à Caen, le mariage de **M. Pierre Adam**, avocat à la cour d'appel, caporal cycliste au 236^e d'infanterie, avec **Mlle Hélène Lotte**, fille du capitaine de frégate en retraite, officier de la Légion d'honneur.

— On annonce le mariage de **M. René Outhenin-Chalandre**, adjudant au 12^e bataillon de chasseurs alpins, fils de M. Gaston Outhenin-Chalandre, président de l'Union des fabricants de papier, sénateur de la Haute-Saône, décédé, et de Mme, née Regad, avec **Mlle Paule Gensollen**, fille de M. G. Gensollen, juge d'instruction à Aix-en-Provence, et de Mme née Barbier-Derosne.

NECROLOGIE

— Avant-hier ont eu lieu à Bucarest les obsèques de **Mlle Anna Lahovary**, fille de M. Lahovary, ministre de Roumanie à Paris, et de Mme Lahovary.

— Les obsèques de **M. Lucien Layus**, directeur de l'*Annuaire Didot-Bottin*, ancien président du Cercle de la Librairie, commandeur de la Légion d'honneur, auront lieu ce matin samedi 21 août, à midi, en l'église Saint-Thomas-d'Aquin. On se réunira à l'église.

Nous apprenons la mort :

De **M. Paul Clavery**, ministre plénipotentiaire, ancien directeur des affaires commerciales et consulaires au ministère des Affaires étrangères, commandeur de la Légion d'honneur, décédé au Vésinet ;

Du comte **Paul du Verdier de Vaurivias**, décédé le 19 août, à Croissy ;

De **Mme Joseph Aynard**, née Boussaguet, femme de notre confrère, Joseph Aynard, du *Journal des Débats*, belle-fille du regretté M. Edouard Aynard, député, membre de l'Institut, décédée à Lyon ;

De **Mme Henri Blondel**, née Emma Grosselin, veuve de l'architecte, mère de M. Camille Blondel, ministre plénipotentiaire de France en Roumanie, et de Mme Broca ;

De **M. Gustave de Mieuille**, décédé au château de MIEUX (Maine-et-Loire), âgé de quatre-vingts ans ;

De **M. Meandre**, maire de Vaudancourt (Oise), ancien avocat à la cour d'appel de Paris ;

De l'abbé **Pirieu**, curé de Fresnoy-le-Luat, infirmier militaire, décédé à trente-huit ans, à l'hôpital de Valmy, des suites d'une maladie contractée au chevet des malades ;

De **M. Adrien Le Coite**, décédé à quatre-vingt-trois ans, doyen d'âge du Grand Conseil de Suisse ;

Du comte **Joseph d'Aubert**, décédé au château de la Hauquenais, à soixante-treize ans ;

De **Mme Louis de Loisy**, née Françoise de Mitry, décédée le 18 août, au château d'Epiry, à vingt-huit ans ;

De **M. Jacques-Emile Masbrenier**, notaire honoraire, ancien maire d'Ahun (Creuse) ;

De **M. Alexis Biette**, industriel, ancien président du conseil de prud'hommes, conseiller du commerce, à soixante-cinq ans ;

De **M. André Franchon**, décédé à Annonay, à trente-trois ans ;

De **Mlle Evelina Dubois**, en religion mère Saint-Jean-Baptiste, ancienne supérieure des Ursulines d'Anis-sur-la-Lys ;

De **Mme Fabien Comte**, mère du commandant Emile Comte, prévôt du 13^e corps aux armées.

Pour les Informations de Naissances, de Mariages et de Décès s'adresser à l'OFFICE DES PUBLICATIONS D'ETAT CIVIL, 24, boulevard Poissonnière, de 9 heures à 6 heures. Téléph. Central 52-14. Il est fait un prix spécial pour les abonnés d'Excelsior.

THÉÂTRES

Mme Sarah Bernhardt est rentrée à Paris. — Mme Sarah Bernhardt vient de rentrer à Paris. La grande artiste revient pour assister à la réouverture de son théâtre de la place du Châtelet, qui doit avoir lieu le 26 de ce mois, par la reprise de la *Vierge de Lutèce*, et aussi préparer le programme de la saison prochaine. Il est probable que nous l'entendrons cet hiver dans *Phèdre*, qui fut un des plus grands succès de sa belle carrière artistique.

A l'Opéra-Comique. — Demain dimanche, en matinée, à 1 h. 1/2, *Carmen* (Miles Brohly, Vallin-Pardo, MM. Darmel, Ghasné, Belhomme et Mlle Sonia Pavloff). Le spectacle se terminera par la *Marseillaise*, avec M. Albers. En soirée, à 7 h. 1/2, *Mignon* (Miles Edmée Favart, Tissier, MM. de Creus, Jean Pélletier, Payan) et la *Marseillaise* (Mlle Brunet). Jeudi prochain, à 1 h. 1/2, matinée de gala au bénéfice des œuvres de guerre : *Paillasse* (Mlle Brunet, MM. Fontaine, Albers); *Lakmé* (Mlle Berthe César, MM. de Creus, Allard, Vaur); les *Soldats de France*; la *Marseillaise*, par Mlle Brohly.

A Marigny. — Très gros succès hier, à Marigny : *C'est encore mieux !* La clientèle élégante de Marigny a fait hier le plus chaleureux accueil à la troisième revue de quinzaine, dont la première lui était offerte. Le divertissement : *Idylle en Arcadie* ! et le ballet *Tout en rose* ont puissamment contribué à l'agrément de ce joli spectacle. Le succès de *C'est encore mieux !* fut d'ailleurs tel que la direction a décidé de donner désormais deux matinées par semaine : le jeudi et le dimanche, à 2 h. 1/2.

La réouverture du Théâtre Sarah-Bernhardt. — Le Théâtre Sarah-Bernhardt fera sa réouverture jeudi prochain 26 courant, en matinée, avec la *Vierge de Lutèce*. La belle œuvre de foi et de patriotisme de M. Auguste Villerois aura la même merveilleuse interprétation qu'à la création, Mme Blanche Dufrène et M. Romuald Joube en tête.

A la Comédie-Royale. — Le joyeux comique Saint-Paul et toute la troupe obtiennent le plus franc succès dans l'étonnante revue *On y va !* que le public applaudit chaque soir, ainsi que *Sous l'orage* ! et l'émouvante pièce : *Dans un village de...* Dimanche, matinée et soirée.

SAMEDI 21 AOUT

Opéra-Comique (Tél. Gut. 05-76). — Relâche.
Châtelet. — Relâche.
Comédie-Royale. — A 20 h. 45, *Dans le village de...*, *Sous l'orage*, *On y va* !
Gaité-Lyrique. — A 20 h. 30, *L'Enfant du miracle*.
Grand-Guignol. — A 20 h. 45, quatre pièces.
Marigny. — Première de : *C'est encore mieux !* (« Idylle en Arcadie »), revue de J. Cazot.
Palais-Royal. — Relâche.
Renaissance. — A 20 h. 30, *La Carotte*.
Vaudeville. — A 20 h. 30, *Vieux Thamm*.
Omnia-Pathe. — *Thamm*. De 2 à 11 heures, 3 h. de spectacle.
Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — De 2 à 11 heures, *Nos Cavaliers d'Afrique aux tranchées*.
Tivoli-Cinéma. — 2 h. 30 à 8 h. 30, vues prises sur le front.

La Bourse de Paris
DU 20 AOUT 1915

Tandis que la fermeté restait, au parquet, la note dominante, sur les fonds russes y compris, les industrielles de même origine, notamment celles traitées en banque, étaient l'objet de quelques réalisations qui leur faisaient repasser un terrain plus ou moins appréciable. C'est d'ailleurs le seul fait saillant de la journée. Nos rentes sont à peu près inchangées, le 3 0/0 perpétuel à 68,50, le 3 1/2 0/0 à 90,95, le 3 0/0 amortissable à 75.

Parmi les fonds étrangers, nous laissons le Russe Consolidé à 73,45, le 1905 à 88,10, le 1909 à 78 ; l'Extérieure espagnole vaut 87,10.

Etablissements de crédit peu modifiés : la Banque de France se négocie à 4,430, le Crédit Lyonnais à 1,007, la Banque de Paris à 845.

Nuance d'indécision sur nos grands Chemins, qui s'inscrivent, le P.-L.-M. à 1,035, le Nord à 1,212, l'Orléans à 1,150. Aux valeurs diverses, le Rio est ramené à 1,496, le Suez à 3,905.

**ANÉMIÉS
CONVALESCENTS, VIEILLARDS**
relevez vos forces abattues
par le régime du délicieux

PHOSCAO
(Spécialité française)
LE PLUS PUISSANT
DES RECONSTITUANTS

ENVOI GRATUIT d'une boîte d'essai
Administration : 9, rue Frédéric-Bastiat, Paris.

UNE ANNÉE DE GUERRE

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'Excelsior, dont le texte et l'illustration relatent au jour le jour tous les événements de la campagne et tous les actes de la défense nationale. Aucune histoire de la guerre ne pourra donner l'équivalent de la matière contenue dans cette collection d'un an ; aucun recueil illustré ne pourra offrir la somme de gravures qui s'y trouvent à chaque page ; enfin, aucune publication ne pourra être offerte à un prix aussi avantageux.

Les trois numéros complémentaires qui résument les préliminaires de la guerre (Livre Jaune) et tous les événements jusqu'au 31 août 1914, joints à la collection complète de tous les numéros d'Excelsior du 1^{er} septembre 1914 au 31 juillet 1915, seront livrés en colis postaux contre 25 francs adressés à Excelsior, 88, Champs-Élysées.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

Changements d'adresse

Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande d'abonnement et de 50 centimes pour tous frais. Il ne pourra être fait droit qu'aux demandes présentées dans les conditions ci-dessus.

SAVON en poudre "ROBUR"

emploi merveilleux pour :

LESSIVE : Agit seul, sans savon et lessive.
LAINAGES : Ne rétrécit pas, ravive la couleur.
NETTOYAGES : Remplace savons mou et minéral.
BAINS : Assouplit la peau, durillons, cors.
AUTOMOBILISTES : Dissout huiles et cambouis.

Paquet, environ 500 gr., 0 fr. 40. — 250 gr., 0 fr. 25

Remises au Commerce et aux Œuvres

NICOLLE-MALPAS, 2 et 4, rue Jules-César, Paris

LA FRANCE AU SACRÉ-CŒUR

Carte postale religieuse d'actualité en phototypie
60^e mille. Dessin de Mme JANE PARRAUD
Le « Petit Paquet » de 25 cartes : 1 fr. 25 franco
E. MIRL, éditeur, 48, rue de Charité, Lyon.



POUR NOS SOLDATS

SUPRALIMENT POULAIN

Aliment suprême à la Kola, Coca, Maté, etc.

4 tablettes équivalent à un repas.

Boîte de 24 tablettes : 2,75, franco sur le front.

NOTICE ET RENSEIGNEMENTS GRATUITS.

Scr. Laboratoires POULAIN, à Enghien (S.-O.).
Dépôt pour Paris : 49, Rue de Maubeuge.

Pilules Galton

contre l'OBESITÉ, à base d'Extraits végétaux.

Réduction des Hanches, du Ventre, des Bajoues, etc. sans danger pour la santé.

PRINCIPE NOUVEAU — CURE ÉCONOMIQUE, DONNANT TOUJOURS LES MEILLEURS RÉSULTATS.

Le flacon avec instructions 5,25 fr^{co} (contre remboursement 5,50). J. RATIE, ph^{co}, 45, Rue de l'Echiquier, Paris.

Un régime
économique

Grâce aux Lithinés du Docteur Gustin qui permettent de préparer un litre d'eau minérale pour moins de 10 centimes, il n'est pas un foyer si modeste soit-il où l'on ne puisse surveiller son hygiène se soigner et se guérir aussi bien que les privilégiés de la fortune. Le régime continu et régulier des Lithinés Gustin dissout l'

Acide urique

et protège ainsi très efficacement contre tous les troubles graves de l'Arthritisme

De plus, il preserve les bien portants et guérit les malades atteints d'affections des

reins, vessie
foie, estomac
articulations

Il suffit de faire dissoudre soi-même un paquet de Lithinés du Dr Gustin dans un litre d'eau potable ou bouillie, pour obtenir instantanément une eau minérale alcaline et lithinée, digestive au possible, légèrement gazeuse, extrêmement rafraîchissante, délicieuse à boire, même pure, qui se mélange facilement à toutes les boissons et principalement au vin auquel elle donne un goût exquis.

Lithinés du Dr Gustin

Se vendent dans toutes pharmacies en boîtes métalliques très solides permettant leur envoi par colis postal et même leur transport jusque sur le front des armées.

Fr

la boîte de 12 paquets
permettant de faire
12 litres d'eau minérale



SILHOUETTES DE GUERRE



Ce sont là de curieux documents réalisés par trois photographes inspirés de la même pensée, sur des points bien différents, d'une part aux Dardanelles, d'autre part sur les rives italiennes et, enfin, dans le Nord français, près d'un cours d'eau gardé par deux factionnaires allemands. Les photographies ont été prises au crépuscule par ces amateurs de « silhouettes de guerre ».